VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 18 Janvier 1916 NUMERO 36

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Im[illegible] et publié par la
"WEST CA[illegible] PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

POUR LES ONTARIENS

Au nom du Comité Central de l'A. C. J. C. au nom des Blessés d'Ontario, le Cercle LaVérendrye se fait un devoir de venir remercier tous ceux qui ont généreusement dénoué leur bourse pour nos frères persécutés.

Pour ne compter que les souscriptions adressées directement au Cercle LaVérendrye, c'est près de $800 que la générosité manitobaine a su, malgré la dureté des temps, faire parvenir aux compatriotes de là-bas pour la défense de la langue française. Ce chiffre publie éloquemment le patriotisme des donateurs et des donatrices à qui encore une fois nous redisons merci.

Le Cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C.

LE PATRIOTISME

Dimanche soir, devant la foule qui se pressait dans la salle de l'Académie Provencher, Saint-Boniface, Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface inaugurait la série de conférences qui se donneront cette année sous les auspices de l'Union Canadienne. Monseigneur traita du patriotisme. Comme tous l'escomptaient de la part de ce meneur d'hommes, du chef aimé de la race au Manitoba, Monseigneur l'Archevêque traça un véritable programme d'action patriotique, de lutte française au Manitoba. Et rarement orateur aura été en plus intime communion d'idées avec son auditoire. Son éloquence, toute d'intense énergie, forte et souple comme une tige d'acier, allait droit au coeur des auditeurs. Il se dégageait de l'orateur nous ne savons quels effluves d'une résistance à la persécution, raisonnée, fondée sur l'histoire et les leçons du passé. On sentait un chef à la tête de l'élément français; on comprenait que nous ne demeurerions pas sans guide, sans général, dans la lutte qui menace l'influence française au Manitoba non seulement dans le domaine national, mais encore dans le domaine de l'influence religieuse.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs le texte de la conférence de Monseigneur l'Archevêque.

Puisque nous devons parler du patriotisme il importe d'en donner une définition.

On a dit de fort belles choses du patriotisme, et c'était justice, puisque c'est une grande et belle chose; cependant, comme je ne suis pas poète et que je n'ai pas l'âme romantique, mais très positive, je ne puis entrer dans le chemin des envolées sensitives, et je me contente de dire que le patriotisme:

C'est l'amour de son pays, le dévouement à la terre qui nous a vus naitre — l'attachement à tout ce qui nous entoure, serait-ce même les choses inanimées, en elles-mêmes les moins attachantes.

C'est ce qui a fait dire au poète:

Qui s'attache à mon âme, et la force d'aimer?"
"Objets inanimés, avez-vous donc une âme

C'est cet attachement au sol natal, aux souvenirs d'enfance, qui fait le petit coin de chez nous, cher au coeur, plus que les splendeurs qu'on trouve ailleurs:

"J'ai vu le ciel de l'Italie
"**Rome et ses palais enchantés**
"J'ai vu notre mère patrie
"La noble France et ses beautés
"En saluant chaque contrée
"Je me disais au fond du coeur,
"Chez nous, la vie est moins dorée,
"Mais on y trouve le bonheur."

Crémazie.

Le mot **patriotisme** vient de patrie, et patrie semble dériver du mot latin **pater—père,** c'est-à-dire qu'il y a entre la patrie et nous quelque chose des liens si forts, en même temps si doux, qui relient le fils à son père. Et de même qu'il est fils dénaturé celui qui n'aime pas son père, ne sait lui prouver son amour que par des paroles, si pompeuses soient-elles, ainsi il manque quelque chose de fort important et de fort noble à celui qui ne sait pas faire autre chose que des déclarations de paroles, si pompeuses soient-elles, pour prouver son amour et son dévouement à son pays.

Deux choses entre plusieurs de moindre importance constituent vraiment la patrie. Ce sont l'autel et le foyer, autrement dit, la religion et la langue. De tout temps, ces deux choses sont mises en évidence lorsqu'il s'agit de patrie.

Les anciens combattaient pour leurs foyers et leurs autels, et de tout temps aussi, jamais guerres ne furent plus acharnées que celles où se posaient carrément devant les combattants, la question de la patrie en danger.

Serrant de plus près notre sujet, il nous reste à nous demander en quoi consiste le véritable patriotisme canadien-français, car c'est de celui-là que nous voulons parler. Le Canada est notre patrie Nous n'en avons pas d'autre. Jamais parole ne fut plus vraie que celle qui proclame les Canadiens-français les plus Canadiens des Canadiens. D'autres peuvent vivre en ce pays, l'avoir choisi même pour leur patrie d'adoption, mais il leur reste une patrie ailleurs qu'ici, et ils savent le dire au moment opportun. Il n'en est pas ainsi de nous. Canadiens, nous sommes, et Canadiens nous devons être, sons peine de n'être rien du tout, car nous chercherions en vain une patrie en dehors du Canada.

O Canada, mon pays, mes amours

"Sur cette terre d'Amérique, où toutes les races humaines "semblent s'être donné rendez-vous, nous occupons une place à "part. Nos origines, disons-le avec une légitime fierté, sont d'une "illustration sans rivale. Nous avons un passé, nous avons des "souvenirs, nous avons une histoire, nous avons une physionomie, "nous avons un nom, et tout cela nous constitue une personnalité "nationale".—Thomas Chapais.

Ce qui constitue cette personnalité, c'est la langue; et le jour où nous cesserions de parler la langue française, serait le commencement de l'agonie du groupe français sur cette terre d'Amérique. Nous nous perdrions dans le tout canadien, rêvé par des politiques aux courtes vues. Aux courtes vues, disons-nous, car il faut une absence peu commune de sens pratique et une ignorance très coupable de l'histoire du Canada, pour croire un instant que ce tout canadien est possible dans la pratique. Pour le réaliser, il nous faudrait abdiquer, car ce tout rêvé est un tout anglo-saxon, de langue anglaise et de mentalité anglaise. Il nous faudrait abdiquer, et nous amoindrir, car nous ne sommes pas faits pour passer par ce moule. Si on nous y faisait passer de force, nous serions pour de longues générations des êtres incomplets et inférieurs. Nous y faire passer de force, c'est une besogne ingrate, et fort ardue. Elle a été tentée, dans les premières années de l'occupation anglaise, sans produire d'autres fruits que de retarder les nôtres, sans gain appréciable pour les autres. On est revenu à la charge plus tard, lors de l'union du Haut et du Bas Canada, sans plus de succès; enfin après un siècle de luttes, des politiques aux vues longues ont voulu établir la paix; les pères de la Confédération ont marqué une nouvelle étape dans la vie de ce pays, en établissant cette Confédération, sur le respect mutuel des deux grandes races qui l'habitent, dans l'égalité des droits politiques, dans la liberté des deux langues anglaise et française, déclarées langues officielles, et dans l'assurance du respect des minorités, en ce qui touche la foi dans son sanctuaire, c'est-à-dire l'école.

Plut au ciel que l'esprit des Pères de la Confédération se fut conservé, plut au ciel ciel que des politiques à vues larges, et non de petits hommes, aient succédé aux pères de la Confédération. On ne verrait pas ce qui se passe aujourd'hui dans l'Ontario, ce qui s'est passé dans les Provinces Maritimes en 1871, ce qui s'est passé au Manitoba en 1890, ce qui s'est passé dans les deux provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta, en 1905, ce qui s'est passé pour le Keewatin en 1912. Seul Québec est resté fidèle au pacte fédératif, et nulle part la paix est mieux sauvegardée et la dignité nationale plus assurée.

C'est un petit coup d'oeil jeté sur une histoire douloureuse sans égard pour le droit naturel, et le souci de la parole jurée.

Une nouvelle doctrine prend corps de nos jours. C'est la doctrine du droit absolu de la majorité de faire les lois qu'elle veut, sans égard pour le droit naturel, et le soucis de la parole jurée.

Nous prenons de l'âge comme nation, mais nous ne gagnons pas en sagesse. Nos politiciens locaux recommencent en petit ce que d'autres ont voulu faire sur une plus grande échelle, pour échouer misérablement. Il importe de faire une résistance ferme et énergique, et de nous montrer les champions de l'esprit de la Constitution.

Pour cela il faut que notre patriotisme soit sincère, éclairé et pratique, Et ici je n'ai qu'à développer les idées exposées par un jeune du Cercle Pie X de Montréal que je proposerais comme modèle à tous les jeunes de l'Union Canadienne. Monsieur Henri Fortier— car c'est le nom de ce jeune homme — énumère ainsi, dans un travail qu'il fit au Congrès de la Jeunesse en 1908, les qualités maîtresses du vrai patriotisme: **Patriotisme sincère, éclairé et pratique.**

Je n'aurai qu'à y mettre une faible note manitobaine pour avoir, sinon notre affaire au degré parfait, au moins en dose suffisante pour faire de nous des hommes avec qui il faudra compter, capables de rendre la vie fort amère à ceux qui voudraient la leur faire impossible.

Notre patriotisme doit être sincère

Si vous voulez bien vous rappeler un instant la définition que nous avons donnée du patriotisme, vous conclurez facilement que force lui est d'être sincère ou de ne pas exister du tout. L'heure est passé partout et surtout au Manitoba, du patriotisme à périodes sonores, mais aussi ronflant de mots que vide de réalité.

Si on me permet le rapprochement, je dirai volontiers que nous devons, présentement et à l'avenir, aborder ceux qui s'opposent à nos aspirations religieuses et nationales avec la détermination du "Bull dog" qui approche son adversaire en n'aboyant pas, en ne courant pas, mais doucement, l'oeil vigilant, tous les nerfs tendus, déterminé à lutter jusqu'à la mort, s'il le faut.

On a souvent dit dans le monde anglais que l'esprit de suite et de détermination était l'apanage des races saxonnes, que le Français, ardent à l'attaque, ne pouvait pas y mettre l'esprit de suite voulue. L'affreuse guerre qui ravage le monde en ce moment, a plus d'un détail qui doit nous nous faire revenir de pas mal loin, dans nos appréciations de ces dires anglo-saxons. On les prenait pour argent comptant. Il faudra être plus discret à l'avenir.

Le patriotisme, pour être sincère, doit être basé sur des convictions raisonnées et inébranlables. Qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse, et féliciter le Comité Littéraire de l'Union Canadienne de Saint-Boniface, de son heureuse initiative. Des convictions raisonnées et inébranlables se forment dans la prière, l'étude et la réflexion. La série des conférences que vous inaugurez donnera l'occasion à plusieurs de travailler pour eux-mêmes et pour les autres. Le patriotisme, pour être sincère, doit être basé sur des convictions raisonnées et inébranlables.

J'ai dit plus haut, que notre patriotisme à nous devra cultiver l'esprit de la Constitution de 1867, et contribuer à ramener ceux qui se sont éloignés de cette charte de justice et d'harmonie, à une conception plus vraie des principes qui feront le bonheur des habitants de ce pays.

Que garantissait la Constitution de 1867? L'égalité des langues, française et anglaise, et comme conséquence nécessaire, pleine liberté de les apprendre dans les écoles, — ensuite la liberté pour les minorités d'organiser leurs écoles en conformité de leurs principes religieux.

Nos législateurs manitobains se sont éloignés de ces deux principes fondamentaux.

Il n'est pas difficile de voir où est la véritable sagesse et la vraie largeur de vues; pour le moment, il ne s'agit pas d'examiner ces choses, mais d'aborder les événements avec la détermination dont je parlais plus haut. Pas de hauts cris, pas de gémissements, mais de l'action aujourd'hui, de l'action demain, de l'action toujours. Sans écoles à atmosphère religieuse, il n'y a guère de persévérance possible pour la foi d'un peuple. Le patriote sincère se détermine à l'action sur ce point d'importance vitale. La nationalité se conserve par la langue. Il va donc aussi défendre sa langue avec persévérance et acharnement.

Le patriote sincère sera le défenseur de ces deux choses sacrées et cela avant toute autre considération. Le patriote sincère pourra être bleu ou rouge, conservateur ou libéral, mais il ne le sera pas envers et contre tout et tous, mais d'une manière raisonnable et raisonnée. Son parti s'attaque-t-il à ces deux choses sacrées, sans lesquelles il n'existe pas de patriotisme, que sans plus d'examen il envoie paître son parti et ses partisans pour se ranger du côté de ceux qui veulent mieux traiter ou moins mal traiter sa langue et sa foi.

Voilà ce que j'appelle du patriotisme sincère.

L'Union Canadienne a forte besogne à faire au milieu des nôtres pour faire pratiquer ce genre de patriotisme, car le fétichisme politique fait encore de nombreuses victimes parmi nous. Mais l'heure est solennelle. Tous savent que nous n'avons pas provoqué. En certains quartiers, on a même manifesté de l'étonnement d'un silence très profond en face de provocations à peine dissimulées. Nous n'ambitionnons pas la lutte, pour le plaisir de lutter, mais si la lutte nous est imposée, acceptons-la à la manière des "Bull Dogs" — passez-moi l'expression, — sans cris, sans précipitations, mais avec toutes nos énergies tendues et entraînées pour la lutte sans trêve jusqu'au succès final.

A cette condition seulement notre patriotisme sera vrai et nous méritera le respect de ceux qui ne respectent que ceux qui savent leur résister.

Nous avons dit encore que notre patriotisme doit être éclairé.

Eclairé des lumières de la foi, par une étude sérieuse des vérités religieuses, éclairé des lumières de l'histoire et particulièrement de l'histoire de ce pays. Jeunes gens de l'Union Canadienne, deux faits vous frapperont avant longtemps, dès que vous vous serez mis à l'étude.

En ce qui regarde la foi catholique, la conjuration organisée dans le monde entier contre l'enfant ne peut manquer de fixer votre attention. Ensuite, vous repliant sur la sphère plus modeste de votre pays, vous suivrez chez vous l'histoire de cette conjuration écrite à travers bien des péripéties. L'esprit du mal qui veut toujours faire sa besogne sous le couvert de faux prétextes, afin de dérouter l'opinion, a mis bien des faux-fuyants à son action. Des hommes au coeur généreux, grands chrétiens et grands patriotes, ont été calomniés, faussement représentés, persécutés, parce qu'ils se trouvaient sur le chemin des démolisseurs, anxieux de faire leur oeuvre et de ne pas laisser debout la Constitution de 1867. Laissons tomber la poussière de bien des batailles où d'illustres Manitobains ont souffert. Quel spectacle se présente à nos regards?

Un fait, il est brutal, et il importe à tous ceux qui veulent avoir un patriotisme éclairé de ne pas le perdre de vue, c'est que Québec seul respecte le pacte fédératif qui garantit aux citoyens de ce pays l'égalité sur le terrain religeux aussi bien que pour la langue: partout ailleurs on a été infidèle à la parole jurée.

La triste série des défections et des manquements à la parole donnée, signée et scellée, commence dans le Nouveau-Brunswick, pour venir ensuite au Manitoba, puis dans les deux provinces de l'Ouest, enfin dans le Keewatin, puis aujourd'hui dans l'Ontario. Avec quel raffinement de mauvaise foi, de fausses représentations et de manque d'honneur, vous le savez mieux que moi. Ce sont les persécutés qui seraient les agresseurs, et parce qu'ils se défendent contre une tyrannie sans nom, on les déclare des êtres peu respectueux des lois.

Votre patriotisme doit être éclairé et ne pas prendre le change, mais savoir donner à chacun ses responsabilités et agir en conséquence.

Agir, c'est la dernirèe marque du vrai patriotisme.

"Une foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?" se demande le poète. Avec lui je dirai: Le patriotisme qui n'agit pas est-il un patriotisme sincère?

Il n'est pas difficile de voir en ce moment en quoi votre action doit consister. D'ici quelques jours peut-être ce doit être une politique d'expectative. Ceux qui ont la lourde responsabilité de gouverner cette province semblent bien vouloir s'attaquer à un arrangement que nous avons toujours proclamé boîteux et qui l'est en vérité, mais en définitive cet arrangement a été conclu par les autorités fédérales, agissant sous la dictée du Conseil Privé d'Angleterre qui avait reconnu qu'une injustice avait été commise. C'est donc un contrat solennel. Il est vrai qu'en ces derniers temps, on a déchiré pas mal de contrats, mais ceux qui l'ont fait sont cités au ban de l'opinion du monde entier, comme des hommes sans honneur. Allons-nous avoir ici la répétition de ce qui soulève de dégoût, quand fait par le Kaiser allemand? Ce ne serait pas désirable pour l'honneur britannique, mais c'est dans l'ordre du possible.

Les circonstances vous dicteront votre devoir et vous le reconnaîtrez facilement, si votre patriotisme est vraiment pratique.

Quoiqu'il advienne, parlons français; parlons français au foyer, parlons français en société, rédigeons en français nos lettres d'affaires, formulons en français nos effets commerciaux, nos chèques et autres choses semblables, couvrons de notre mépris ceux qui croient se grandir en faisant peu de cas de la langue qu'on appelle avec justesse "Sa Majesté la Langue Française". Soutenons nos journaux locaux. Il est impossible de faire une lutte sur le terrain social sans avoir l'arme de la presse.

Refusons de recevoir ces gros journaux du Bas Canada que je ne nommerai pas, mais qui sont faciles à reconnaître par les nombreuses images qu'ils portent et leur manque de patriotisme. Dans leurs pages où il y a place pour toutes les affaires à sensation, vous chercheriez en vain un bout d'article pour défendre les nôtres contre leurs lâches agresseurs. Ayons le patriotisme pratique, agissons. Renvoyons ces bottes de papier en ne leur cachant pas notre mépris. Les frapper à la caisse c'est le seul moyen d'agir sur eux, car le coeur est là.

Nous pénétrer et nous absorber, on ne le pourra jamais, si nous n'y consentons pas. Nous sommes trop nombreux et trop groupés pour que ce petit jeu soit maintenant possible. Ayons confiance en l'avenir. Je ne saurais mieux finir cette petite causerie qu'en vous citant les paroles de Onésime Reclus, un Français protestant. Il y a plus de trente ans que ces lignes ont été écrites à Monsieur Faucher de Saint-Maurice.

"Je crois très fermement à votre victoire en Amérique; vous "avez une fécondité supérieure; vous avez plus de traditions et de "meilleures que vos voisins; enfin, bien que protestant, j'estime que "le catholicisme sincère chez un peuple est un brevet de longévité. "Le protestantisme, simple négation, n'est au fond qu'un émiettement; les nations qui s'y fient seront un jour honteuses de leur "chute. Puis quand vous aurez plus de nombre, le catholicisme "pourra vous aider à amalgamer peu à peu les catholiques d'autres "origines qui vous entourent. Mais vous aurez de mauvais jours "à passer. Le Nord-Ouest est la dernière ressource de l'émigration "en pays tempéré — la Sibérie à part. Il faut donc vous attendre "à le voir envahir rapidement par les Ontariens, les Anglais, les "Ecossais, les Irlandais, les Américains, peut-être par les Allemands. "Il se passera là ce qui s'est passé lors de la colonisation d'Ontario "ce sera un semblant d'écrasement parce que cette invasion diminuera votre nombre proportionnel dans la Puissance.

"Ce sera fini dans vingt ans. Il n'y aura plus d'émigration ou "fort peu vers l'Amérique, et à partir de ce moment, vous croîtrez "plus que les autres. Les lois de la nature seront pour vous, et je "ne doute pas que vous ne preniez lentement l'ascendant. Ce qui "s'est passé dans les Cantons de l'Est, ce qui se passe sur l'Outaouais est le symbole de l'avenir. Seulement, il est nécessaire

(A suivre sur la dernière page)

A DROITE ET A GAUCHE

"Le soldat canadien a beaucoup moins de difficultés en France s'il sait la langue de ce pays". — **Le Winnipeg Telegram.**

Où l'on voit que la "race supérieure" se trouve parfois dans une situation inférieure.

* * *

"Au début des hostilités, tous croyaient que la France devait son salut à l'Angleterre et à la Russie. Aujourd'hui le monde sait que si la France ne s'était pas faite le bouclier des Alliés contre les furieux assauts de Thor, l'Europe n'aurait pas échappé à l'hégémonie allemande.

"Grâce à la France qui fit échouer le premier assaut allemand, la triple entente eut le temps d'organiser ses armées, d'arrêter l'Allemagne et de gagner l'Italie.

"Ses terribles sacrifices, héroïquement endurés, donnent à la France droit de préséance en fait d'autorité dans les conseils des Alliés." — Ferrero, un des plus célèbres écrivains de l'Italie.

Cela n'empêchera pas des crétins comme les rédacteurs de l'**Orange Sentinel** de prétendre que les Anglais gagnèrent la bataille de la Marne.

* * *

Le droit de voter comportera pour les femmes le droit de siéger dans la législature. Leur présence n'y sera pas un mal, n'eut-elle pour seul résultat que de forcer certains de nos représentants à observer les principes rudimentaires de la politesse.

* * *

Le maire de Saint-Boniface a comparu devant le tribunal sous l'inculpation d'avoir en sa possession des poules de prairies.

* * *

"Si vous supprimez les buvettes, vous n'aurez plus de bons hôtels", disent ses partisans. "Loin de là, répond le premier ministre de la Saskatchewan, vous en aurez de meilleurs. Nous en avons déjà fait l'expérience."

Ce témoignage là doit compter au moins autant que les réclames à tant la ligne de certaines feuilles.

* * *

Nous posons la question à nos fermiers:

"Combien de ceux qui ont été à votre emploi durant la moisson n'ont pas dépensé à la buvette du village la majeure partie du salaire que vous leur avez payé?"

* * *

"Ne vous ont-ils pas quitté après avoir tout gaspillé, quand il y avait un hôtel auprès?"

* * *

Le soldat Charles Pitcher a été arrêté parce qu'il a légalement huit épouses. En voilà un qui faisait royalement son chemin dans la vie matrimoniale.

* * *

Moran Mastiff, un fermier des environs de Cypress River, a été tué par son serviteur fou d'alcool. Ce dernier subira son procès aux assises.

Encore un autre argument en faveur des bienfaits de l'alcool.

* * *

Les Canadiens-français de la Province de Québec, sont certes attachés à leurs traditions et coutumes; ils le sont moins peut-être que les Canadiens-français vivant aux Etats-Unis et dans les autres provinces du Canada, parce que là, ils constatent mieux qu'ils sont autres. Cette constatation les amène à être plus actifs, plus ouverts: dans la Province de Québec, le Canadien-français n'a qu'à se laisser vivre; ailleurs, il se redresse pour ne pas mourir.

* * *

Oserai-je ajouter que "l'anglomanie" ne fut pas non plus tout à fait ignorée en France? L'anglomanie ridicule n'a pas fleuri uniquement en France: au Canada, des tiges ont aussi poussé. Teutomanie, anglomanie, c'est tout un: elles révèlent toutes deux une âme courtisane: toutes deux reçoivent la même récompense, le mépris des Allemands et des Anglais.

ALLIANCE FRANCAISE

Le cours public de littérature française qui devait s'ouvrir aujourd'hui et que devait professer M. le professeur Charles Muller est remis à huit jours.

Que tous ceux qui peuvent suivre ce cours le fassent. Il n'y a que profit à en retirer.

LE COIN DES DAMES

Il est incontestable que la plupart des femmes semblent ne pouvoir se passer d'une confidente. C'est si délicieux, c'est si naturel, ce besoin impérieux qui nous porte à se confier à une amie, à verser le contenu du trop plein de son coeur à une confidente. Nous pensons que nos soucis diminuent de moitié quand nous les avons confiés à un coeur ami; de même que nos joies ne nous semblent pas être goûtées entièrement si nous ne les communiquons pas à une seconde nous.

Une confidente sincere, c'est bien l'appui sûr qu'il nous faut pour nous encourager dans la voie pénible de la vie. C'est aussi une sauvegarde, car elle nous soutient dans nos tentations, dans nos défaillances, mais... où trouver ce trésor?... Prenons garde, les amitiés ne sont pas éternelles. Celle qui nous est si sympathique aujourd'hui, que sera-t-elle pour nous demain? Peut-être notre ennémie la plus implacable qui se servira de la confiance que nous avons placée en elle pour se venger et qui mettra au jour la confidence qui lui a été donnée presque sous serment, car dire: "Je te promets" doit être une parole sacrée pour toute femme et il faut considérer comme parjure celle qui ne sait pas tenir ce qu'elle promet.

L'habitude de se confier commence ordinairement au couvent; on a son amie intime à qui on confie ce qui se passe dans notre pensée. Dans le monde les amies se succèdent aux amies et au bout de quelques années notre vie est une page ouverte à tout le monde.

Si seulement on se bornait à n'ouvrir que les tiroirs de son propre coeur; mais on dévoile souvent une action d'une autre personne et on voudrait que notre confidente en gardât le secret. Pourquoi, si nous lui recommandons de se taire, ne prenons-nous pas ce conseil pour nous-mêmes?

Méfions-nous aussi de ces personnes empressées qui se trouvent un peu partout et qui ont la réputation de savoir l'histoire de tout le monde. Elles ont toujours l'air mystérieux et les paroles qui tombent de leur bouche exhalent le parfum de la plus sincère sympathie. Mais suivez-les; écoutez-les. Elles n'ont pas encore atteint le premier coin de la rue que la démangeaison de parler les prend et il leur faut vite déployer leur savoir et ce n'est pas toujours à notre avantage.

Jeunes filles, votre confidente la plus sûre est votre mère. Vous trouverez toujours dans son coeur la consolation, l'encouragement et le pardon. N'ayez pas peur de l'étonner ou de l'irriter. Non, au contraire, cette confiance que vous placez en elle lui sera une cause de bonheur et elle vous en aimera plus, si possible.

Pour nous, mères de famille, s'il nous faut absolument une confidente, prenons ce moyen d'une femme célèbre qui voulait à tout prix confier ses peines, ses tracas, ses soucis, à une amie. Eh! bien! elle écrivait longuement sa confidence, y mettait tout son coeur, toute son âme, et le récit terminé, elle déchirait en mille morceaux ce trop plein de son coeur et le livrait à la flamme du feu. C'est un moyen peu banal qui contentera peut-être les femmes possédant une grande supériorité d'âme et qui ont une merveilleuse puissance de volonté.

GERTRUDE.

QUESTIONS ENFANTINES

CONTE

C'était une exquise statuette de Marie, un chef-d'oeuvre d'orfèvrerie ciselé par quelque Bienvenuto inconnu; avec un geste neuf, dans une attitude pleine de noblesse et de majesté, la Vierge portait le Divin Enfant. Son visage aux lignes idéales s'imprégnait d'une sereine douceur Dans ce qui n'avait été qu'un lingot, l'art le plus sûr, s'alliant à l'inspiration religieuse avait saisi, réalisé cet infini: la Beauté parfaite et la splendeur éternelle.

Mais il est permis de se demander comment ce pieux bijou qu'un oratoire royal eût été à peine assez digne de posséder, était la propriété d'Hermann, le vieux savant, qui professait l'athéisme le plus complet.

Oh! ce n'était pas par culte qu'il gardait ainsi l'image de la Mère de Dieu, mais par amour de collectionner. Il adorait les antiquités: bronzes, tableaux, médailles, céramiques, sa vie s'écoulait à la recherche d'une pièce rare. Courir les ventes était sa passion; habitué de l'hôtel Drouot, connu de tous les brocanteurs de Paris, doué d'un flair extraordinaire qui ne l'avait jamais trouvé en défaut devant le chef-d'oeuvre en "toc" célèbre dans des milieux spéciaux, pour avoir payé cent mille francs une soupière, en vieux Rouen, Hermann ne connaissait qu'un bonheur: jouir de ces joyaux le soir tout seul, quand la maison était endormie. Les vitrines, copieusement éclairées, livraient alors à son oeil jaloux les richesses de leur contenu; il les savourait, les caressait, les maniait avec je ne sais quels soins délicats d'avare ou d'amant et trouvait à cette contemplation un goût de paradis.

Aussi la Vierge d'argent, une nouvelle acquisition, considérée à bon droit comme une trouvaille, voisinait-elle sur une étagère avec une petite Victoire de Samothrace en marbre et une tabatière Louis XVI, toute peinte de roses et de rubans.

"La beauté établit l'égalité parmi les objets d'art", disait notre collectionneur, en songeant à cette étonnante promiscuité du religieux et du profane.

• • •

Hermann avait une nièce qui préparait sa première communion cette année-là. Seule de toute une famille l'enfant avait trouvé grâce devant le vieux et farouche maniaque. Aimable et jolie elle faisait de son oncle ce qu'elle voulait, mettait, durant les vacances, la maison sans dessus dessous sans qu'il s'en plaignit, se faisait initier aux merveilles des collections et jouait à la poupée avec un Tanagra.

Lucile était la seconde passion du savant resté célibataire.

Seulement elle causait souvent du bon Dieu, de Marie et des Anges, récitait tout haut son catéchisme et le commentait, à la grande impatience du bonhomme, à qui cela déplaisait particulièrement.

Un jour, elle s'en aperçut, et risqua, naïve:

—Dis, mon oncle, pourquoi donc as-tu une si belle sainte Vierge, si tu ne l'aimes pas? Et pourquoi la mets-tu là, derrière ce carreau, à côté de cette dame sans tête, au lieu de la placer dans ta chambre pour lui faire ta prière tous les soirs?

Hermann essaya de rire.

—Il n'y a que les enfants qui font leur prière dit-il; quand tu sera grande, toi-même, tu l'oublieras.

—Oh! cela non, mon oncle, maman dit bien qu'il faut prier chaque jour, toute la vie... tu ne dis donc pas ton **Notre Père** et ton **Je vous salue Marie**, toi?

—Mais non!

—Jamais?

Jamais.

La fillette se tut, scandalisée, regarda son oncle avec de grands yeux, puis, tout à coup, fondit en larmes.

—Alors, tu sera damné!... Oui, tu seras damné, Monsieur le Curé nous l'affirme: Il faut être fidèle toujours au bon Dieu de sa première Communion pour qu'à la mort il se souvienne de vous et vous prennent en son paradis, mais tu n'as peut-être pas fait ta première Communion, dis?

Hermann se sentit mal à l'aise devant l'insistance et les pleurs de sa nièce; il haussa les épaules:

—Tais-toi, petite; tais-toi, ces conversations-là ne sont pas pour les gamines.

—Mais si, moi je veux parler.. tu ne veux pas aller en enfer, tout de même? Cela te ferait trop de mal et à moi trop de peine... Alors, tu n'as donc pas eu une maman pour t'apprendre à joindre les mains, comme cela, pour parler au bon Dieu?

Du coup, le collectionneur se sentit ému aux accents de cette voix; il se souvint à cette évocation lointaine des conseils de sa mère et des joies de sa petite enfance... Pour se donner le change il s'écria presque colère:

—Mais saperlipopette, as-tu mission de me convertir. Il est tard, va dormir mômichonne, et laisse-moi tranquille sur ces niaiseries.

—Je veux bien m'en aller, mon oncle, mais cette belle sainte Vierge, laisse-moi l'emporter ce soir, puisque tu ne lui parles jamais, cela ne te gênera pas, et moi j'aimerais tant l'avoir!

Pour obtenir la paix, Hermann ouvrit la vitrine, prit la statue d'argent, et la mettant brusquement dans les bras de la petite: "Va, va, dit-il, et ne dors qu'un somme jusqu'à demain."

• • •

Une heure après, la tête dans ses mains, le savant songeait encore; tout un monde de pensées avaient surgi, réveillées par les paroles enfantines; le doux passé ravivait par cette mémoire qui est la jeunesse des vieux.

Tout coup il murmura: Je l'ai fait pleurer, la pauvre petite... pourvu qu'elle ne soit pas malade... les domestiques veillent si peu... si j'allais voir? Aussitôt il prit un candélabre et se dirigea vers la chambre de l'enfant qu'il ouvrit; mais il s'arrêta tout ému sur le seuil.

La radieuse statue, posée sur une table revêtue d'une serviette blanche et parée de fleurs, étincelait à la lumière de plusieurs bougies; Lucile, en robe de nuit, à genoux devant cet espèce d'autel, avait laissé retomber sa tête sur son bras accoudé; on voyait que le sommeil l'avait prise au milieu de sa prière; le spectacle était charmant.

Le vieux entra, prit paternellement sa nièce dans ses bras, et la posa dans son petit lit; alors l'enfant à demi réveillée, se souvenant de l'oraison inachevée, murmura presque inconsciente, avant de retomber dans un oubli plus profond: "Bonne Sainte Vierge, je vous demande en grâce la conversion de mon oncle Hermann, que j'aime tant, je vous la demande au nom du Père, du fils et du Saint-Esprit..."

La tête vacilla; elle dormait.

Le savant ramena doucement la couverture et répondit très bas:

—Ainsi soit-il.

Et tant sont puissantes sur le coeur des vieillards et sur le coeur de Marie les paroles d'un petit enfant, qu'à son tour, il s'agenouilla devant l'Immortelle Souveraine et se mit à prier...

L. **D'Oberny.**

DE LA MODE

Maintenant que les jours de fête sont passés et que les grands froids manitobains sont arrivés, il fait bon de rester à la maison, de se blottir près du feu écoutant le ronflement du poêle. Pour aider à passer ces longues semaines de l'hiver, la femme prévoyante fait sa couture d'été afin que quand les beaux jours seront revenus, elle puisse jouir de la belle température. Une autre raison est que c'est très fatigant coudre quand il fait chaud.

• • •

Avec le costume tailleur à plusieurs fins, plusieurs jolies et fraîches blouses sont indiscutables. Les blouses seront ravissantes en crêpe de Chine, crêpe Georgette, crêpe météore, voile de coton ou crêpe de coton. Pour une blouse plus pratique un tissu assorti à la jupe est bien recommandé.

• • •

Est-ce que cette année 1916 verra renaître vertugadins et tournures? Oui... s'il faut en juger par les modèles de quelques robes qui bouffent dans le dos.

• • •

L'effet de panneau devant et dans le dos fait la nouveauté et l'attrait de la robe "princesse". Cette robe est particulièrement adoptée par lajeune fille à cause de la simplicité de ses lignes.

RECETTES

Pouding au pain

Ingrédients: 4 tasses de mie de pain; 4 tasses de lait; 4 jaunes d'oeufs; 1 cuillerée à thé de beurre; 1 cuillerée à thé d'essence de citron; 1 tasse de sucre.

Préparation: Trempez la vie de pain dans le lait. Battez les jaunes d'oeufs avec le sucre puis ajoutez au lait et au pain avec le beurre et le citron. Faites cuir dans un fourneau bien chaud. Quand il est cuit glacez avec la préparation suivante:

Fouettez bien les blancs d'oeufs avec une tasse de sucre et le jus d'un citron.

• • •

Soupe à la crême de tomates

Ingrédients: 1 pinte de lait; 3 cuillerées à soupe de beurre; 2 cuillerées à soupe de farine; 2 tasses de tomates; 1 cuillerée à thé de soda; 1 cuillerée à thé de sucre; 1 cuillerée à thé de sel et de poivre.

Préparation: Mettez le lait au bain-marie mélangez le beurre avec la farine puis ajoutez au lait quand il bout. Faites cuire les tomates, puis passez-les au tamis, ajoutez le soda, le sucre, le sel et poivre. Ajoutez le lait et servez immédiatement.

• • •

Crême aux oeufs

Ingrédients: 2 cuillerées à soupe de beurre; 3 cuillerées à soupe de farine; 2 tasses de lait; 1 cuillerée à thé de sel; pincée de poivre; 4 oeufs, cuits durs.

Préparation: Mettez le lait au bain-marie. Quand il bout, ajoutez le beurre défait avec la farine et brassez tout le temps jusqu'à consistance épaisse. Assaisonnez avec poivre et sel. Séparez les blancs des jaunes, hachez-les bien fin et ajoutez à la crême. Passez les jaunes au passoire et mettez sur la crême. Servez bien chaud avec des "toasts": pain rôti.

E. R.

NOUS RESTONS LES MAITRES

Les demoiselles Desloges sont à l'école Guigues à leurs classes —Les parents restent en faction — Pas d'opposition ce matin.

Les demoiselles Desloges sont revenues ce matin occuper leurs classes à l'école Guigues. Aucune opposition n'a été faite à leur entree dans l'école, gardée d'ailleurs par les mères de famille au nombre de pas moins de soixante et renforcées par une bonne escouade d'hommes. Tout s'est passé dans le plus grand calme et l'ordre le plus parfait. Pas un seul représentant de l'autorité gouvernementale ou civile ne fit son apparition sur les lieux. Il va sans dire que les escouades de manifestants irlandais qui devaient venir à l'école ce matin ne se sont pas présentées. Ils ont été bien inspirés d'ailleurs de se tenir en respect.

Dès huit heures une foule de plusieurs centaines de personnes s'alignaient des deux côtés de la rue et sur les trottoirs. A neuf heures moins un quart les demoiselles Desloges arrivèrent accompagnées d'un bon nombre de leurs élèves. La foule leur fit une réception enthousiaste. Il y avait à ce moment pas moins de six cent personnes présentes et cette foule continua de se grossir jusque vers les neuf heures.

A un certain moment on entendit passer dans le lointain un corps de clairons et la rumeur courut immédiatement que les soldats étaient envoyés à l'école pour en expulser les parents. Mais les personnes avisées se rirent de cette menace supposée et comme bien on le pense, aucun soldat ne fit son apparition.

Pas moins de trente personnes ont passé la nuit à l'école montant la garde contre tout coup de force ou tentative de la part de la commission et de ses agents. Depuis vendredi matin d'ailleurs l'école n'a pas manqué de gardiens, et le corps de garde de mamans et de pères de famille continuera en faction tant que le danger n'aura pas disparu.

Le "Sunday World" de Toronto annonçait dans son édition d'hier le départ hier soir de l'hon. M. Ferguson ministre de l'instruction Publique pour Ottawa. M. Ferguson, qui demeure, à Kempville, près d'Ottawa, est venu à cet endroit hier mais en est reparti pour Torontto.

M. McGee, interviewé par notre représentant, a déclaré qu'il n'y avait rien de nouveau et que la commission attendait des orreparti pour Toronto.

On ne croit pas qu'il y ait de changements dans la situation d'ici quelques jours. Le gouvernement fera probablement arrêter les demoiselles Desloges pour mépris de l'injonction leur défendant d'enseigner dans l'école Guigues.

Cependant malgré la crise aiguë par laquelle passe en ce moment l'école Guigues rien n'est changé dans le fonctionnement des classes. Les horaires y sont suivis comme par le passé et le programme d'étude se poursuit avec entrain.

Il va sans dire que tous les élèves sont prêts, en cas de danger, à prêter main forte soit aux deux institutrices que l'on veut molester, soit aux mères ou aux pères de famille qui montent la garde.

• • •

(Le **Droit**, samedi)

Toutes sortes de rumeurs courent les rues ce matin au sujet des procédures que prendront les autorités pour s'emparer de l'école Guigues lundi matin. Quelques-uns des chefs séparatistes ont assurés qu'ils seront là lundi matin en nombre suffisant pour bouter les Canadiens français dehors. On dit aussi que quelques compagnies de soldats seront là pour prêter main forte à la police et faire comprendre aux mères canadiennes-françaises par la force des armes que les enfants appartiennent au gouvernement et que leurs parents n'ont rien à voir dans leur éducation.

Il y a certainement des exagérations dans ces rumeurs. Nous doutons fort que le gouvernement fédéral permette que les soldats enrôlés pour aller défendre les droits des minorités en Europe, servent à écraser les mères de famille qui défendent l'honneur et l'intégrité de leurs foyers.

Nous doutons même que les séparatistes qui ont trahi la cause de leurs coreligionnaires poussent l'audace jusqu'à se faire mouchards. Mais les provocations qui viennent de la part de certains journaux anglais, les rumeurs qui ont échappé de certaines réunions anti-françaises tenues, hier soir, la manière étrange d'agir de la police municipale au cours de la nuit dernière obligent les gens à se tenir sur leurs gardes et à prendre toutes les précautions possibles.

Qu'on se rappelle bien ce proverbe anglais: "**What we have we hold.**"

Un groupe de mères de famille a monté la garde dans l'école Guigues toute la nuit dernière. Cette précaution n'était pas inutile. Vers les deux heures du matin deux policiers se sont présentés à la porte de l'école et ont demandé s'il y avait là des gardiens. Les femmes ont réopndu et les policiers se sont retirés.

Que venaient faire ces Messieurs, à cette heure de la nuit? L'école Guigues n'est-elle pas une propriété municipale? Il n'y avait aucun bruit, aucun signe d'incendie, rien qui demanda l'intervention de la police. Alors qu'allaient-ils faire là?

La commission de police dont M. le Maire fait partie a-t-elle chargé ses hommes de faire le métier de mouchards pour le compte des persécuteurs du français?

Les représentants canadiens-français à l'Hôtel-de-Ville pourraient peut-être en savoir quelque chose.

Dans tous les cas des escouades de mères de famille continueront à monter la garde, nuit et jour, et elles sont bien décidées à défendre leur propriété commune de tout empiètement, comme elles veulent soustraire leurs enfants de toute influence mauvaise pendant leur éducation.

• • •

Il est de première importance que tout le monde conserve beaucoup de calme et de dignité, c'est dans l'intérêt de la cause. Mais le calme et la dignité n'excluent pas la fermeté. Il ne faut attaquer personne, mais il faut savoir se défendre.

L'envoi à l'école Guigues de la force de police ou des militaires, comme l'intervention des séparatistes seraient des provocations dont nous ne pouvons prévoir les conséquences. Les autorités devront y penser à deux fois avant d'agir.

Laissons les choses dans la statu quo en attendant que la question soit décidée par les tribunaux.

IL A MENTI SCIEMMENT

"S'il a réellement porté cette accusation", déclare M. l'abbé Myrand au prône de toutes les messes célébrées dans l'église Sainte-Anne hier

Le Belge héroïque qui dispute le sol de ses ancêtres à l'envahisseur injuste aura sa large part dans l'histoire des temps modernes; le vaillant Français et le brave Anglais ne combattent pas en vain dans les tranchées d'Europe; l'Allemand défend son Vaterland, l'Italien traverse les Alpes pour repousser l'Autrichien menaçant; le généreux Canadien et le fidèle Australien qui traversent les mers pour verser leur sang dans la défense de la cause commune, pour le triomphe de la Mère-Patrie, ont des droits indiscutables à notre reconnaissance; la mère de famille canadienne-française, qui dans les tristes moments que nous traversons écrit en lettres d'or les pages de notre existence nationale mérite le respect et la sympathie de tous les coeurs chrétiens et vraiment canadiens.

Tous ces héros et ces héroïnes sont nobles mais il est encore une classe de la société qui a joué, qui joue et qui jouera toujours un rôle important dans le règlement de toutes les questions sérieuses: nous nommons le clergé qui au Canada surtout a été la sauvegarde et la protection du peuple et toute âme bien née dont le coeur est bien placé doit reconnaître que le peuple a contracté une dette immense à l'égard de son clergé. Cette dette, c'est la dette de la reconnaissance. Plusieurs cependant semblent l'oublier et en toute circonstance, ils jettent l'insulte à la face des prêtres qui les ont formés.

Lorsque des particuliers tentent d'avilir le clergé il est temps qu'il se défende. Comme certains journaux veulent que M. Charbonneau ait insinué certaines choses contre deux membres éminents de notre clergé, M. l'abbé Myrand a donné du haut de la chaire au prône, hier matin, un démenti formel aux accusations que M. Charbonneau aurait porté contre lui et contre M. le chanoine Campeau.

M. Myrand dit: "**Le journal le "Temps" et les journaux anglais de cette ville disent que M. Arthur Charbonneau accuse M. le Chanoine Campeau et moi d'avoir soudoyé les femmes qui ont provoqué le commencement d'émeute à l'école Guigues.**

"**Cette accusation est toute gratuite et si M. Charbonneau a réellement porté cette accusation. IL A MENTI SCIEMMENT ET EFFRONTEMENT.**"

CURIEUX INVENTAIRE

Le consulat autrichien à Salonique contenait des bombes, armes et drapeaux turcs

Paris, 12. — Une dépêche d'Athènes à l'agence Havas dit:

"Des journalistes ont été invités à visiter le consulat autrichien à Salonique dans le but de voir par eux-mêmes une douzaine de cartouches de dynamite, un paquet de quelque explosif inconnu et des fusées pour détonateurs électriques qui ont été trouvés dans la malle d'un des domestiques du consulat.

"On a trouvé de plus dans le consulat cent quatre-vingt fusils Mauser, cent cinquante revolvers deux mille drapeaux turcs, deux mille brassards portant un croissant, cinquante uniformes turcs et cinquante caisses pleines de cartouches."

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque annee au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



UNE MESSE DE MINUIT DANS UN HOPITAL

—Voulez-vous assister à la messe de minuit? me proposa le médecin-chef. Vu les circonstances, on n'en dira pas dans les églises de la ville. La messe où je vous invite sera tout à fait improvisée. J'ai dans ma formation sanitaire une trentaine de jeunes prêtres qui sont soldats infirmiers. Je les ai conduits sur les champs de bataille de la Marne et je viens de les ramener de ceux de l'Yser. Ils ont, avec moi, rapporté du front des milliers de blessés. Ils les ont soignés sous les obus et la fusillade, et j'ai admiré leur sang-froid, leur courage, leur esprit de discipline. Au commencement, je les redoutais un peu. Comment supporteraient-ils tant de fatigues et de dangers, tant de spectacles horribles, cet enfer du champ de bataille, à quoi, me semblait-il, rien ne les avait préparés? Et puis, je craignais un peu qu'ils ne forment un groupe à part des autres hommes, plus difficile à conduire et qui ne se fondrait pas dans la camaraderie générale, camaraderie aux tutoiements parfois un peu grossiers. Mes craintes étaient vaines. Dans le service, rien ne les distingue de leurs compagnons, sinon qu'il n'y a parmi eux aucun "tire au flanc", qu'ils sont toujours prêts à toutes les corvées et que leur zèle reste souriant et discret. En dehors du service, ils sont les meilleurs des camarades. Je les estime et je les admire. Ils m'ont demandé comme une faveur la permission d'organiser cette messe de minuit dans un petit coin de notre hôpital. C'est une grande joie pour eux, une récompense que je ne pouvais leur refuser.

La vaste caserne, construite au temps de Jean Bart et de Vauban, étend, au long d'une immense cour déserte, ses bâtiments à deux étages, percés de fenêtres carrées. Tout est silencieux. Au loin, de temps en temps, retentit un coup de canon assourdi: ce sont les vaisseaux anglais et français qui continuent de tirer sur les dunes..

Nous entrons dans un vestibule dallé de vieilles pierres humides, aux murs blanchis à la chaux, où monte un escalier vermoulu, un escalier de caserne, A gauche, une petite porte ouvre sur une salle basse, badigeonnée, comme tout le reste, jusqu'aux énormes poutres qui soutiennent le plafond. Aux murs, des planches à pains supportent des sacs de soldats, et à de gros clous sont accrochés des ceinturons avec leurs baïonnettes. Des bancs de corps de garde sont alignés. Le mur du fond est tendu de pavillons tricolores et de branches de sapin. C'est là que les infirmiers, aidés par les Dames de la Croix-Rouge, ont improvisé, en une heure, la plus rudimentaire des chapelles.

Surélevé d'une marche où sont étendues des couvertures de laine brune en manière de tapis, l'autel est fait d'une table de cantine drapée de linges blancs et d'un pavillon bleu, blanc et rouge. Sur la table, contre le mur, une longue caisse à fusils, badigeonnée de blanc, soutient des corbeilles remplies de verdures et de fleurs où sont plantés deux cierges allumés. Sur le mur du fond, au-dessus de l'autel, on a placé un de ces grands panneaux ronds tendus de drap rouge où l'ingéniosité des hommes de l'arsenal a su disposer en étoile décorative des baïonnettes, des sabres et des baguettes de fusils. Ces armes, astiquées et rayonnantes, brillent à la lueur des deux cierges. Une odeur chaude de cuir et de pousière ancienne un relent phénique, une odeur de caserne et d'hôpital emplit la salle au plafond bas.

Avec quelques civils et une demi-douzaine de médecins militaires, nous avons pris place sur les premiers bancs en face et à droite de l'autel. A droite, devant nous, sont des infirmiers en capotes bleues, tenant leurs képis à liserés blancs entre leurs doigts; plusieurs ont laissé pousser leur barbe. L'un d'eux, le dos au mur du fond, a la jambe étendue sur le banc. Son pied blessé est enveloppé d'un gros pansement, En face d'eux, à gauche de l'autel, se sont placées une douzaine de Dames de la Croix-Rouge. Derrière nous, l'assistance est formée de soldats convalescents.

Sur la marche de l'autel, au bord de laquelle il a posé son képi, un jeune infirmier, en pantalon rouge et capote bleue, défait des paquets qu'il vient d'apporter; ce sont des objets enveloppés dans des journaux, qu'il dispose sur l'autel. Il a un visage grave, des yeux intelligents, une petite moustache noire.

Tout à coup, il jette sur ses épaules et noue sous son bras, pardessus sa capote, un linge blanc; puis il passe les manches d'une aube bordée de dentelles; il met à son cou une étole blanche galonmé d'or, puis sur le tout une chasuble, et il monte à l'autel.

Dans le fond de la salle, un petit harmonium se met à jouer, et, d'une seule voix, mâle, vibrante, d'une voix ardente, que le plafond bas fait plus retentissante, tous les soldats attaquent un cantique: **Je suis chrétien**.. Pourquoi avons-nous tous les larmes dans les yeux? Pourquoi songeons-nous aux premiers chrétiens des catacombes?.. Pourquoi ce sanglot au fond de la salle?.. Jamais mon âme n'a plongé dans une atmosphère d'émotion aussi forte. Je revois les champs de bataille où ces prêtres soldats ont affronté la mort pour secourir leurs frères, les ambulances où ils ont pansé leurs blessures avec les mots consolateurs, les allées d'hôpital où ils sont descendus aux plus humbles besognes. Tout à l'heure, demain, ils vont y retourner. Devant moi, je les regarde. Dans leurs capotes et leurs godillots, ils ressembleraient à tous les **trouffions** si leurs visages hirsutes n'avaient une expression si ardente, si leurs chants ne partaient si vibrants de leurs poitrines... Leur foi, qui les accompagne partout, soutient leur courage, donne un sens à tous leurs gestes, les prépare à la mort: ces modestes infirmiers portent en eux un grand mystère, et je sens bien maintenant que je les vénère...

Après l'Evangile, le prêtre est venu s'asseoir sur le premier banc, à droite de l'autel, en avant de ses camarades, sur le banc où le blessé a le pied allongé. Près de lui a pris place le soldat qui sert la messe. Alors un caporal infirmier barbu, une tête énergique, aux yeux brillants, comme on en voit dans nos campagnes du Midi, monte la marche et s'adosse à l'autel. Avec un fort accent de la Lozère, ce prêtre soldat fait un prêche. Il dit:

—Mes chers camarades, et si je ne dis pas mes très chers frères, c'est que nous sommes ici entre soldats, et que nous avons le devoir de ne jamais l'oublier...

Puis il parle de la France. Comme il en parle bien! L'expression de sa pensée a quelque chose de rustique, une simplicité qui émeut par son accent de sincérité, que relève celui de son terroir. Il ne fait pas de grandes phrases sur l'héroïsme; à peine une allusion aux champs de bataille, où pourtant il a vécu tant d'heures angoissantes, aux souffrances qu'il touche tous les jours...

Je l'observe pendant qu'il parle. Il a les mains croisées sur son ceinturon, il ne fait pas de gestes, pas d'éclats de voix que sa figure est grave et douce. Son éloquence vient du coeur, il parle comme un brave homme à de braves gens. Et quand le caporal achève son sermon d'un geste de bénédiction discret, une noblesse imprévue émane de son humble uniforme, il me semble que sa taille a grandi, Un courant de sympathie fraternelle a passé sur l'assistance. Tous les Français qui sont là sentent qu'ils sont de la même famille, et moi je sens bien que le lien les unit dans la même résolution de vaincre ou de mourir a puisé sa force et sa résistance dans la foi catholique. Pratiquants ou non pratiquants, bon gré mal gré, la guerre nous fait voir que, tous, nous sentons en catholiques...

L'office a repris son cours. A l'harmonium s'élève une voix fraîche qui chante un Noël familier:

..Minuit, chrétien, c'est l'heure solennelle...

Puis la sonnette tinte aux mains du soldat servant. C'est l'instant de l'Elévation. Le grand courant qui fait frémir nos âmes a débordé de la salle basse, a monté à travers toute la vaste caserne, pénètre les chambrées où peut-être il y a des agonisants dressés sur leurs lits; les mains jointes, ils entendent le chant lointain, ils murmurent une prière...

Jamais messe de minuit ne fut réduite à des accessoires plus rudimentaires, jamais je n'en entendis de plus grande, de plus noble, d'aussi pathétique...

Un banc, pareil aux autres, mais drapé de tricolore et d'un linge blanc, posé devant la marche de l'autel, remplace la sainte Table. Les Dames vinrent les premières s'agenouiller sur les dalles et y recevoir la communion, puis les soldats suivirent; le prêtre soldat blessé la reçut à son banc; malgré sa douleur, il réussit à mettre un genou à terre pour la recevoir. Tous nous nous sentions meilleurs, et plus d'un pleurait..

Eugène Tardieu.

LE PALETOT NEUF DE NOTRE CURE

Il est d'étoffe du pays, le paletot. Et si je voulais tout de suite faire une figure, j'ajouterais: le curé aussi.

Ce n'est pas un Juif qui le lui a vendu; ce n'est pas un Teuton qui lui a pris sa mesure. Rien qu'à voir on voit bien que sa coupe — du paletot toujours — n'a pas passé par l'esprit et par la main d'un Orangiste d'Ontario, car il est large, ample, souple et long, et il n'est pas jaune. A peine quelques filaments soyeux de laine grise, sur un fond noir, ajoutent-ils un je ne sais quoi de grave à sa couleur, comme font les cheveux blancs sur une tête assagie.

Il habille à ravir notre curé. Aussi bien, ç'eût été dommage de désavantager cette taille si magnifique et si haute, cette carrure d'épaules, ce buste ferme, droit, si bien posé sur ses bases, cette stature enfin de bon géant, doux et fort, taillé dans le granit d'une des plus belles carrières de la race Le collet lui entoure le cou avec une sollicitude de bras de maman; quand il fait froid il le relève et s'en encadre, et c'est alors que piquée par la bise les joues roses, vives, rajeunies, entre des franges de frimas, la jolie face de mon curé fait songer à ces toiles rougeaudes des artistes flamands, peintes pour symboliser la santé de bonne humeur.

Il a pourtant un défaut, ce **capot**, — le curé en avait aussi, mais il y a mis le ciseau et l'aiguille de l'examen particulier et les a tous corrigés, — oui, il a un défaut, soyons sincère:—il remonte! Par là, je signifie qu'il boutonne trop haut; ça relève le menton, ça gourme les muscles, ça met une barre dans la souplesse des saluts, et les commères de la paroisse commencent à penser en silence que leur curé devient fier. Même elles le chuchotent. Qu'il faut donc peu de chose! Un bouton de trop, et voilà que passent pour raides le curé qui est l'humilité même, et son pardessus qui est la complaisance en personne, à telle enseigne que lui, paletot tout jeune, il bedonne déjà pour s'accommoder à son maître, qui ne peut s'empêcher de le faire.

Hélas! tout se mêle à la peine ici-bas, y compris le bonheur d'étrenner un **capot**. Si mon curé s'est livré à la joie de voir entrer dans sa chambre son paletot neuf, c'est qu'il ne songeait pas à son vieux. Le vieux s'est chargé de se rappeler à lui. Et depuis ce jour, à chaque sortie nouvelle, toute la gamme des plaintes y passe, tous les tons de la mélopée, de la jalousie, de l'abandon, parfois même des gros mots de dépit amoureux. Le curé étonné se dit: "Où a-t-il appris ça?"

—Tu t'en vas et tu me laisses, exhale-t-il Je m'ennuie derrière la porte. Tu prêches la constance à tes paroissiens? toi! inconstant que j'ai réchauffé dans mon sein... Est-ce que je me faisais prier pour aller aux malades? Est-ce que j'en avais peur des poudreries? Me suis-je impatienté à me tenir comme un monsieur dans les salons, et à quêter pour les pauvres? à monter dans leurs escaliers branlants, à pleurer sur leurs guenilles, et à me tacher sur leurs meubles sales? Et les rhumes de cerveau, t'en ai-je assez préservé?

—C'est bon, c'est bon, et je t'en remercie, répond le curé tout ému.

—Eh bien, ce n'est pas une raison pour faire de moi un rond-de-cuir ou un rentier, et me préférer ce sacrebleu de pédant suspendu à mon clou!

—Voyons, voyons, ne t'excite pas, c'est de la neurasthénie: je vois vibrer les nerfs de ton tissu. C'est par reconnaissance que je te mets aux Invalides. Tu es couvert de plaies béantes, cher vieux; je les admire et les baise avec respect. Tu es fripé et rhumatisant à force d'averses; tu es un râpé de gloire. Ne les as-tu pas assez gagné, tes épaulettes? Regarde donc: je t'ai décoré, et tu portes encore sur ta poitrine, comme des médailles, la boue des tranchées!

—Je veux servir et te tenir chaud jusqu'à mon dernier brin, ronchonne le vieux grognard.

—Soit! tu serviras pendant la nuit. Tu feras la garde sur mon sommeil; je ronflerai sous tes plis troués, comme le soldat de Carillon sous son drapeau. La nuit, c'est l'heure solennelle du danger: mon **jeune** aurait peur; toi, tu es brave, reste. Es-tu content?

—Non! Donne-moi à quelque pauvre, que je serve encore au grand air. Laisse-moi partir. Adieu!

Et l'illustre vétéran, fier, balafré, pris par la main du curé, s'en alla chez un pauvre. Après avoir si longtemps habillé un prêtre, il avait bien mérité d'habiller Jésus-Christ.

LA PROTECTION DE LA SAINTE VIERGE

Un jeune sous-lieutenant de chasseurs écrivait récemment à sa femme:

"Je suis allé, cette nuit, avec toute ma compagnie, exécuter, entre nos lignes et les lignes ennemies, un travail particulièrement dangereux.

C'est à Marie que j'ai recommandé l'entreprise qui devait être menée promptement et habilement pour n'avoir pas trop de pertes à déplorer.

Chaque fois que mon intention n'était pas obligée de se porter sur le travail ou sur les travailleurs, j'égrenais une dizaine de chapelet — un chapelet trouvé sur un mort, dans la tranchée de Calonne, et qui jusqu'ici m'a porté bonheur. — Eh bien! je suis rentré au jour avec mes hommes au complet, sans une égratignure.

Je remercie la bonne Vierge tous les jours en récitant mon chapelet. Cela me soutient dans les moments difficiles.

Je ne saurais trop te recommander, ma chérie, de le réciter aussi, le plus souvent possible. La nuit, lorsque tu te réveilles en pensant à moi, égrène-le bien vite. De mon côté, à cette même heure, peut-être en ferai-je autant. Ce sera notre rapprochement du moment, en attendant l'autre...

"PAUVRE PIANO!"

Un petit soldat de vingt ans, âme d'artiste, ayant eu le bras gauche broyé par un obus, dut subir l'amputation à l'ambulance de G... Lorsqu'il revint à lui, il murmura ces simples mots: "Pauvre piano!"

Un regret pour son piano, aucun pour le sacrifice fait à la France. De la poésie dans la souffrance: voilà comment nos chers jeunes gens parent leur générosité.

Le héros de cette petite scène est M. Bernard G..., enfant d'une nombreuse et bien chrétienne famille de S..., Marne, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme.

L'ESPRIT AU FRONT

De l'**Echo des Gourbis**:

Deux poilus ont été blessés aux dernières attaques de Champagne; l'un dit:

—Y viendra bientôt une voiture pour nous transporter, pas, vieux?

Et l'autre.

—Une voiture!... si t'es débrouillard, tu peux prendre un véhicule parisien!...

—Ecoute, voilà un obus!... Il va en arriver encore, t'auras qu'à prendre l'aut'obus!!!

On rit et le temps passe...

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA RELIGION ET LA GUERRE.

La mouvement de retour au catholicisme si notable dans l'armée française dans la France toute entière, vaut aussi d'être signalé pour ses progrès en Angleterre. Il y a eu dans ces derniers temps un mouvement de recrudescence de conversions au catholicisme dans ce châteaufort du protestantisme. Voici en quels termes le correspondant de la **Croix** de Paris résume ces progrès.

"On a signalé dans ces derniers temps une recrudescence de conversions au catholicisme en Angleterre. Il y a quelque temps le journal The Universe publiait une liste de nouveaux convertis; mais cette liste était très défectueuse, et chaque semaine, à la suite de cette publication, le directeur du journal recevait des lettres pour lui signaler des omissions. Un autre périodique, The Missionnary Gazette, donne dans son numéro de décembre une liste complète des ministres protestants qui se sont convertis au catholicisme dans le cours des cinq dernières années. Elle comprend 86 noms—c'est-à-dire le plus grand nombre inclus dans une période quinquennale depuis celle qui suivit immédiatement l'abjuration de Newman. Sur ces 86 pasteurs convertis, 15 sont aujourd'hui des prêtres catholiques.

"Ceci nous amène à nous demander quelle a été l'influence de la guerre sur la religion en Angleterre? En ce qui concerne l'Etablissement anglican et les sectes dissidentes (les non-conformistes), cette influence a été nulle; mais au point de vue de l'Eglise catholique, elle a été des plus fécondes. Naguère l'agitation contre Rome a piteusement échoué en Autriche, mais en Angleterre le mouvement vers Rome n'a cessé de s'accentuer et de se développer au sein de l'Eglise anglicane depuis la guerre. Nous lisons dans le Church Times, l'organe officiel de la Haute Eglise: "Un grand changement est survenu dans la mentalité religieuse dans le cours des dix ou quinze dernières années. Il y a dix ans, il ne manquait pas de gens qui pensaient que le modernisme était appelé à devenir la religion des jeunes générations et à enfanter celle du XXme siècle. Aujourd'hui, nous voyons clairement que c'est une vieille relique du XIXme siècle; que son appel s'adressait aux barbares, et que les jeunes générations ne veulent rien avoir de commun avec lui. L'avenir de l'Eglise d'Angleterre dépend du courage avec lequel elle affirmera son caractère catholique, de l'insistance qu'elle mettra à faire ressortir, non ce qui nous sépare, mais ce qui nous rapproche de Rome, et nous unit à elle." Il est permis de penser que les hommes qui écrivent ces choses, et aussi ceux qui les lisent ne sont pas éloignés de franchir la barrière qui les tient encore éloignés de la vérité.

'Veux-tu savoir si tu dois te réjouir ou t'affliger d'une chose, dit un proverbe persan, regarde l'oeil de ton ennemi." Le Church Times peut être considéré comme une sorte d'ami des catholiques, mais le journal Protestant Woman (la Femme Protestante), est un ennemi déclaré de notre foi. Or, l'oeil de la Protestant Woman est plein de larmes, donc nous avons lieu de nous réjouir. Ecoutez plutôt ses doléances: "Rome prétend arriver bonne première. La Grande-Bretagne, la Belgique et l'Allemagne se précipitent à l'envi pour capter son influence et obtenir son appui. Elle brille dans toutes les phases de la guerre dans tous les coins du champ de bataille comme la principale de toutes les Eglises... Les journaux ne se contentent pas de consacrer de longs articles à rapporter les services exceptionnels qu'elle rend par son dévouement infatigable et ses efforts héroïques en faveur des soldats sur le front, ils publient des dessins dans lesquels on voit son clergé célébrant la messe dans les tranchées, administrant l'Extrême Onction dans la zone dangereuse, etc...." La Protestant Wofan est évidemment vexée.

Mais c'est surtout dans les rangs de l'armée anglaise en France et en Flandre que l'Eglise catholique fait des recrues. L'exemple des soldats français et des populations chrétiennes au milieu desquelles elles se trouvent a exercé une profonde influence sur les troupes britanniques. J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de vous signaler des conversions accomplies sur le front anglais.

Le mouvement n'a fait que s'accentuer dans ces derniers temps.

Un aumônier catholique venu la semaine dernière pour passer un congé de huit jours en Angleterre, disait que la veille de son départ, il avait reçu l'abjuration de vingt-trois soldats protestants. Chose bizarre! les militaires anglicans appartenant à la Haute Eglise préfèrent le ministère des prêtres catholiques à celui de leurs pasteurs. Parfois même des anglicans de la Basse Eglise ou des non-conformistes appellent l'aumônier catholique quand ils l'aperçoivent. Celui-ci leur demande: "Etes-vous catholique? — Non, Padre, mais je voudrais que vous me disiez quelque chose." Et le prêtre leur dit affectueusement quelques bonnes paroles.

F. DE BERNHARDT.

POUR JEANNE D'ARC.

Mgr Touchet, évêque d'Orléans, s'est montré depuis plusieurs années l'infatigable avocat de la cause de la canonisation de Jeanne d'Arc. En France, en Canada, partout il a célébré la grande lorraine. Son invincible tenacité a obtenu à Rome la béatification de la Pucelle. Le jour n'est pas éloigné, croyons-nous, où elle sera déclarée sainte. Le beau témoignage de bienveillance que le Pape vient de donner à Mgr Touchet nous le fait croire plus que jamais. A titre personnel, le Souverain Pontife a conféré à Mgr Touchet le pallium qui est attribué de droit aux seuls archevêques et qui, par privilège, est accordé aux titulaires d'un nombre restreint de sièges épiscopaux. Comme le déclare le décret consistorial, cette initiative du Souverain Pontife a pour motif principal le zèle avec lequel l'évêque d'Orleans a travaille à la béatification de Jeanne d'Arc que le Pape appelle une gloire resplendissante de la nation française.

Voici la traduction du décret:

"Parmi œuvres multiples de zèle ecclésiastique et de charité qui, durant plus de vingt ans, ont rehaussé votre ministère pastoral dans l'illustre diocèse d'Orleans, c'est pour Votre Grandeur un titre d'honeur et un mérite tout spécial que le zèle, le succès aussi, avec lesquels vous avez travaillé à faire inscrire parmi les bienheureux et élever au culte des autels la très pieuse Pucelle, gloire resplendissante de la nation française. Jeanne d'Arc. Le Saint-Père Benoit XV, pesant par devers lui ces motifs, a jugé bon et a décrété, pour vous donner un témoignage particulier de sa bienveillance, de vous accorder, à titre personnel, un sacré pallium, pris auprès du corps du bienheureux Pierre.

"Sa Sainteté vous assigne donc, par le présent décret consistorial, le sacré pallium, insigne de plénitude de la dignité pontificale, et pour vous l'imposer, le Souverain Pontife délègue l'Eminentissime cardinal-archevêque de Paris, en cas d'empêchement de sa part, un autre archevêque que vous choisirez vous-même."

LE CUIVRE DES EGLISES

L'Allemagne manque de cuivre, parait-il, et a recours à tous les moyens pour s'en procurer. Les églises reçoivent des demandes, qui sont presque des ordres, de vouloir bien donner tout le cuivre qu'elles ont en leur possession, pour donner l'exemple.

C'est ainsi que la cathédrale de Brême a été dépouillée de tout le cuivre qui la recouvrait et qui a été mis à la disposition des autorités militaires.

Autour de la Ferme



LA ROTATION

Ce mot veut dire rouage, et vous autres qui êtes tous mécaniciens, vous aurez vite fait de comprendre, ce qu'il veut dire en culture. Voyez vos machines, votre lieuse par exemple. Elle repose n'est-ce pas, sur une roue principale qui, en effet, est le principe de tout le rouage. Non seulement elle supporte votre machine, mais elle lui donne le mouvement. Il n'est pas une seule petite roue qui ne tienne son mouvement d'elle. Aussi, si elle s'arrête, tout est arrêté. Mais avant tout, il faut qu'un homme intelligent conduise cette machine: autrement ce serait un gâchis.

Pour faire le rouage de la culture, il faut aussi et avant tout, un homme intelligent qui puisse étudier et comprendre son travail. Il lui faut comprendre sa machine, savoir exactement que telle roue qui fait marcher la faux prend son mouvement d'une roue voisine, qui elle-même fait mouvoir les toiles pour amener le grain dans l'attacheur, qui lui-même encore est mis en mouvement par la pesanteur même du grain qu'il va lier.

Je dis donc que le cultivateur doit être intelligent et capable de connaître quelle est la roue principale de sa rotation, comment elle donne le mouvement à toutes les autres roues.

Beaucoup de cultivateurs diront que la rotation, bien comprise, doit converger vers la culture du blé. Le blé, c'est l'agent du cultivateur, et il lui faut en récolter autant qu'il pourra. Je suis bien de leur avis, mais si vous prenez toujours la lieuse comme terme de comparaison, — examinez la bien, — inutile de ne considérer que l'attacheur, parce qu'il nous donne des bottines de blé; il y a la faux aussi, et il faut surtout la grande roue pour porter l'attacheur avec tout le reste et communiquer à tous les mouvement. Moi je dis que la roue principale dans la rotation, c'est le bétail. Sans lui, la rotation ne me dit rien. Faire du blé c'est bien, à mon avis, le but que doit se proposer le cultivateur qui veut réussir, mais si vous ne faites qu'appauvrir votre terre d'année en année, vous vous appauvrirez vous-même

C'est compris qu'une terre pauvre ne pousse plus que des mauvaises herbes. Cependant nos belles terres sont si riches que le fait de les bouleverser en détruisant des herbes a suffi pour en faire sortir des gaz et donner des récoltes même très abondantes. Mais le lait a beau être riche, quand vous l'avez écrémé une fois, inutile de lui demander de la crème encore. Vos terres que vous vous êtes écrémées finiront par ne plus rien donner. Si vous prenez les animaux comme roue principale de votre culture, comme de votre rotation, tout revient dans l'ordre.

Avec les animaux, votre terre sera fumée et nettoyée. Comme dans la machine il y a une succession de roues qui donnent le mouvement les unes aux autres, depuis la grande jusqu'à la plus petite, de même aussi dans la culture tout doit marcher comme par engrenage. La terre bien fumée et nettoyée donnera du bon blé, la paille nourrira vos bêtes qui engraisseront encore d'autres terrains. Après deux ans de blé, il faudra semer de l'avoine qui ne se vend bien qu'à cause de la consommation que vous en faites. Puis votre terre peut donner une quatrième récolte. Vous y mettrez de l'orge d'abord parce qu'on la sème la dernière, ce qui permet la destruction de mauvaises herbes, puis on la récolte la première et le foin semé en même temps aura plus de temps pour se développer à l'automne. En troisième lieu cet orge se vend très bien parce que vous en faites une grande consommation pour vos cochons qui eux-mêmes se vendent bien aussi. En cinquième année vous aurez du foin ou un pâturage où vos animaux se nourrissent tout en détruisant les mauvaises herbes et en enrichissant votre terre de leur fumier.

La culture veut donc une rotation presque mécanique de même que dans la lieuse on ne change pas une roue de telle grandeur par une plus grande ou une plus petite, de même aussi dans la culture il faut bien examiner la grandeur de terrain à mettre en rotation et puis faire bien attention de ne pas semer plus de blé qu'il ne faudrait, ni avoir un pâturage trop petit pour le nombre d'animaux que vous avez, etc.

C'est une étude sans doute, mais aussi vous avez de longues soirées d'hiver pour faire ce travail. Préparez donc votre plan de culture cet hiver. Ayez toutes vos semeuses bien préparées, bien nettes. N'oubliez pas de vous procurer les semences de foin, — luzerne ou trèfle d'odeur, — et puis du blé d'Inde pour ensemencer de 10 à 20 acres, selon le nombre d'animaux que vous proposez d'hiverner.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.40 à $6.65
Bon choix	$5.50 à $5.85
"Feeders"	$5.40 à $5.75
"Stockers"	$5.40 à $5.60
Moyens	$4.25 à $4.75

Taureaux—

Premier choix	$4.75 à $5.00
Moyens	$4.25 à $4.60
Légers	$3.65 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.25 à $5.50
Bons	$4.50 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25
Bon choix	$4.75 à $5.00

Vaches—

Excellents	$5 25 à $5.50
Bon	$4.25 à $4.50
Ordinaires	$3.75 à $4.00
Conserve	$2.50 à $2.85

Génisses—

Premier choix	$5.0 à $5.65
Bon choix	$5.00 à $5.25
Bon	$4.65 à $4.85
"Stockers"	$5.00 à $5.40

Cochons—

Moyens	$8.70 à $8.75
Bons légers, 110 à 140	$6.50 à $7.00
Légers, 110 et moins	$6.00 à $6.25
(Pigs) Pesants	$6.50 à $7.00
"Stags" et truies maigres	$4.00 à $4.50
Verrats (Pesants)	$3.00

Moutons—

Brebis grasses	$6.25 à $6.75
Moutons	$8.00 à $8.25

Veaux—

De choix, 125 à 225 livres	$6.75 à $7.00
Moyens	$5.75 à $6.25
Lourds	$5.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	30-31

Beurre—

Crèmerie	32-34
Ferme (dairy)	18-26

Saindoux—

En briques	13¼
Seau (20)	$2.87
Caisse (5)	$8.77
Caisse (3)	$8.85

Fromage—

Nouveau	18
Twins	18¼

Viandes préparées—

Boeuf	10
Veau	14
Mouton	15½
Porc	13½

Viandes cuites—

Jambon	13-17
Bacon	20-22
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles vivantes—

Coq	08
Poulet	14
Dinde	14
Canard	11
Oie	10

Alimentation—

Son (tonne)	$19
Gru	$21

Fleur—

Best Patents	$6.40
Bakers	$5.90
Clears	$5.20
XXXX	$3.95
Avoine roulée	$1.97

Sucre—

Extra, garanti	$7.35

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$16
No 2	$15
No 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$ 9
Blé, fourrage No 4 la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.45
Avoine cassée	$28
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	115½
No 2 nord	112½
No 3 nord	108½
No 4	104½
No 5	95½
No 6	85½
Fourrage	75½

Avoines—

No 2 C W	40
No 3 C W	37
Extra No 1 fourrage	37
No 1 fourrage	35
No 2 fourrage	34

Lin—

No 1 N W C	189
No 2 C W	186

ACHAT DE LA SEMENCE

Si vous voulez acheter de la nouvelle semence, prenez-vous-y de bonne heure en hiver et renseignez-vous sur ceux qui ont de la semence à vendre. N'achetez jamais une forte quantité de semence sans en avoir vu d'abord un échantillon et sans vous être renseigné sur la faculté germinative et sur la quantité d'autres grains qui s'y trouvent.

Le céréaliste du Dominion se fera un plaisir d'indiquer aux acheteurs de grain de semence les meilleures sources d'approvisionnement des variétés qu'ils désirent.

LES MASSACRES DES ARMENIENS

Comment on écrit l'histoire en Bochie

Londres 14. — Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter dit qu'un télégramme reçu de Berlin annonce que Karl Liebnecht chef du parti socialiste, a soulevé au Reichstag la question du massacre des Arméniens et que M. William von Stumm, directeur du bureau politique du ministère des affaires étrangères, lui a répondu en ces termes:

"Le chancelier impérial a appris il y a quelque temps que le gouvernement turc, poussé par des intrigues séditieuses fomentées par nos ennemis, avait expulsé la population arménienne de certaines provinces de la Turquie et lui avait assigné de nouveaux lieux de résidence.

"En raison de certaines représentations faites au sujet de cette mesure, un échange de vues a lieu actuellement entre le gouvernement allemand et la Porte. Les détails n'en peuvent être publiés."

JUSTE RECLAMATION

C'est un général français et non sir John French qui a sauvé Ypres

Paris, 12. — La veuve du général français Moussy a écrit de Brest à "l'Eclair", disant "qu'elle ne voulait pas que l'histoire soit dénaturée" et que son mari n'étant plus vivant pour revendiquer ses droits, elle désirait faire des objections à l'attribution du titre de vicomte d'Ypres au maréchal sir John French, car elle prétend que c'est le général Moussy qui a sauvé Ypres le 6 novembre 1914.

La veuve affirme que le général Moussy, commandant la 33e brigade d'infanterie, par la résistance désespérée de son détachement, envoyé à Zillebeke le 31 octobre, au secours des Anglais à Ypres et par son attitude stoïque, calme et tenace, a rassuré les Anglais, qui reprirent confiance, arrêtant ainsi l'avance des Allemands et les empêchant d'atteindre Calais grâce à son intervention décisive.

La veuve dit de plus que ce fut, le 6 décembre, à la tête d'une petite troupe de deux cent cinquante hommes de toutes armes, réunis en hâte par l'état-major du général Moussy, que le général, quand fut faite la tentative allemande de percer la ligne à Ypres, chargea, mit en déroute deux régiments bavarois, et sauva enfin Ypres en capturant la côte 60 située entre Sewartelen et Zillebeke, rendant ainsi impossible la marche sur Calais.

Le 31 octobre au soir, le général Haig fit appeler le général Moussy, ajoute-t-elle, lui serra la main et le remercia pour "l'appui précieux qu'il avait donné à l'armée anglaise."

Comme autre preuve de ses prétentions la veuve indique les passages d'une lettre du 2 février 1915 du général Haig au général Moussy, le remerciant pour la conduite de ses troupes à Ypres et ajoute: "Ce fut réellement un moment très critique et ce ne fut que cette touchante camaraderie qui assura le succès des alliés."

GRAVE ECHEC ALLEMAND EN CHAMPAGNE

Une importante attaque, lancée par l'ennemi sur un front de huit kilomètres, échoue lamentablement, et, à la fin de la journée, les Allemands sont expulsés des quelques sections de tranchées où ils avaient pénétré.

Paris, 11. — Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Il y a eu un déploiement général d'activité de la part de l'artillerie tout le long du front. Sur les Hauts-de-Meuse, un violent bombardement des positions de l'ennemi, dans le bois des Chevaliers, a été exécuté par nos batteries, qui ont ouvert de larges brèches dans les tranchées allemandes dont quelques parties se sont effondrées.

"En Champagne, la bataille s'est poursuivie pendant toute la journée. Une série de contre-attaques nous a permis de reprendre possession de presque toutes les sections perdues.

"Les rapports confirment que cette attaque allemande a été, tant par l'importance des effectifs engagés que par les moyens employés, une opération de grande envergure, destinée à produire d'importants résultats. Elle a abouti à un brusque échec.

"Nous savons de source sûre que, sur un seul point du front étendu, sur lequel s'est produit l'attaque, une brigade entière a été lancée contre nos positions."

* * *

Paris, 11. — Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi:

"En Champagne, l'ennemi a développé l'attaque qu'il avait préparée hier par un violent bombardement, notamment avec des obus à gaz asphyxiants, lancés au cours de la journée et pendant toute la nuit.

"Il ne tenta pas moins de quatre attaques concentriques sur un front de huit kilomètres de long, allant de La Courtine au mont Têtu, à l'ouest et à l'est de la Butte-du-Mesnil.

"Notre feu a décimé partout les forces de l'adversaire et a coupé court à son offensive. L'ennemi a réussi à prendre pied, momentanément seulement, à deux points de notre première ligne, au nord-est de la Butte du Mesnil et à l'ouest du mont Têtu. Une vigoureuse contre-attaque, opérée par nos troupes, l'en chassa promptement.

"A l'heure actuelle, l'ennemi n'occupe que deux petits éléments de tranchées avancées."

M. FERGUSON ET LA VIOLENCE

Toronto, 8. — M. H. Ferguson, ministre intérimaire de l'Education de l'Ontario, à la suite des incidents à l'école Guigues à Ottawa, a déclaré que la violence ne fait pas fléchir le gouvernement dans sa résolution d'appliquer le Règlement XVII.

"Nous nous servirons de tous les droits que nous donne la loi aussi bien civile que criminelle pour maintenir l'autorité de la Commission gouvernementale, et tout le poids en retombera sur les auteurs des troubles. Les autorités ne peuvent être bravées par des gens sans aveu qui ne semblent guère se soucier ni des écoles ni des enfants.

"Je ne rejette pas la faute sur la population, l'agitation est le fait de quelques agitateurs fanatiques. Tant qu'on a laissé le peuple suivre ses propres désirs, les choses ont très bien marché et on a observé que le Règlement XVII n'est pas si impraticable qu'on le dit.

"Le peuple est trompé par l'idée que le gouvernement veut détruire le français et empêcher ses enfants de faire leur éducation en français, alors que c'est le contraire. Notre intention est de leur procurer des conditions de vie plus faciles qui ont manqué à leurs parents.

"D'après les rapports de la commission, le gouvernement verra quelles mesures immédiates doivent être prises."

Il est facile de voir par cette dépêche que M. Ferguson n'est pas au courant de la situation ou bien qu'il veut tromper le monde. Si le Règlement XVII a été si bien observé, pourquoi les instituteurs n'ont-ils pas été payés?

Le peuple laissé à lui-même quoiqu'en dise M. Ferguson, est contre le Règlement XVII et est prêt à tous les sacrifices pour maintenir ses droits.

LA CONSCRIPTION EN ANGLETERRE

Le projet de loi revient en deuxième lecture devant la Chambre des Communes

Londres, 12. — Les débats relatifs à la seconde lecture du projet de loi sur le service militaire ont commencé cet après-midi à la Chambre des communes. On a généralement exprimé l'opinion dans les couloirs de la Chambre que le vote en faveur du projet de loi revenant en deuxième lecture serait plus important que celui qui a eu lieu pour la première lecture, et quelques personnes ont même déclaré que la minorité se réduirait à un chiffre très faible.

On croit que peu de membres du parti radical suivront l'exemple de sir John Simon, en résistant jusqu'à la fin à cette mesure de contrainte. Quelques-uns des membres de ce parti ont déjà été priés de résigner par leurs électeurs.

Même avant que le débat soit ouvert, ce fut surtout sur le service obligatoire qu'on posa le plus grand nombre de questions.

M. Asquith, premier ministre, a répondu que les membres de la Chambre des communes eux-mêmes, s'ils sont suffisamment jeunes et agiles, ne peuvent pas prétendre être exempts de service. Ils seront donc enrôlés de force, à moins qu'ils ne se fassent incrire volontairement.

M. Birrell, premier secrétaire pour l'Irlande, a fait savoir qu'il y avait en Irlande 400,000 hommes non mariés ayant l'âge militaire, qui ne se sont pas fait inscrire.

Après avoir fait des déductions pour diverses raisons, il a estimé qu'il resterait encore 80,000 homes disponibles.

Le débat sur le projet de loi relatif au service militaire a été rouvert par M. William Crawford Anderson, membre du parti ouvrier, qui a proposé de rejeter une telle mesure, mais, à l'issue des débats, M. Will Thorne, membre du parti démocratique et secrétaire général des gaziers et de l'union générale des ouvriers, lui fit remarquer vertement qu'il ne parlait pas en cette occasion au nom des ouvriers.

M. John Redmond, chef du parti irlandais au Parlement, a annoncé à la Chambre des Communes que les nationalistes ne s'opposeraient pas davantage au projet de loi sur le service militaire.

EN PROVINCE

SAINT-LABRE

Vraiment, les paroissiens de Saint-Labre se remuent; c'est évident. Aussi, le 2 janvier, journée bien remplie.

Le matin, grand'messe; immédiatement après, adresse lue par M. Graitson, à notre vénéré curé, M. Rivard, qui fut bien surpris et heureux de recevoir l'expression de sentiments provoqués par son apostolat constant et fructueux.

Ensuite, élection des syndics pour la paroisse.

Dans l'après-midi, à 2 heures et demie, grande assemblée des parents et des enfants venant saluer le grand saint Nicolas.

Après plusieurs tableaux synchroniques, l'aimable saint tant désiré fit son entrée triomphale aux cris de tous ces chers petits; le vénérable vieillard ayant un bon mot pour chacun et surtout de bonnes choses sucrées.

On procéda ensuite à la distribution de grands et beaux bas de Noël suspendus aux arbres, — car il y en avait plus d'un. Quarante-cinq enfants, de 1 à 10 ans, prirent part à la distribution.

Après le partage, ce fut le tour des enfants de l'école, qui reçurent des prix bien mérités.

On se sépara tard dans l'après-midi, chacun emportant avec lui le souvenir de si douces joies.

* * *

Le 9 janvier eut lieu l'assemblée générale du cercle L'Avenir. M. Henri Dupuis rendit compte de l'audition des livres du secrétaire, laquelle audition fut acceptée.

On parla aussi d'industrie laitière, car on espère en avoir une, avant longtemps.

Un témoin..

ELIE

La température est de plus en plus froide; tout le monde reste chacun chez soi par pareil froid.

* * *

C'est avec joie que nous saluons M. le Curé Halde, venant remplacer M. le curé Bouillon.

C'est avec un vif regret que nous voyons partir M. l'abbé Comte. Espérons qu'il viendra nous rendre visite de temps à autre et souhaitons tous bienvenue à M. le curé Halde.

* * *

Mardi le 11, M. Elmir Arnal, de Fannystelle, unissait sa destinée à celle de Mlle Bertha Besse, bien connue dans notre petit village.

Les jeunes mariés allèrent en voyage de noces à Winnipeg et nous revinrent le lendemain soir. Bons souhaits à l'heureux couple.

* * *

Jeudi le 13 avait lieu les imposantes funérailles de M. Avila Aquin. Il est mort dimanche au matin, le 9. Cela faisait deux mois qu'il gisait sur un lit de douleur à l'hôpital Saint-Boniface. C'était un homme d'une grande foi. un vrai chrétien de nos jours. Il n'avait que 56 ans et était encore jeune, mais il était mûr en foi. C'est pourquoi le Divin Maître l'a rappelé vers lui.

Le sermon de circonstance fut donné par l'abbé Prud'homme: sermon qui fut beau et bien touchant.

Nos sincères condoléances à la famille si éprouvée.

* * *

M. Arthur Lacerte, ainsi que M. et Mme Francis Romas, sont de passage ici chez Mme Avila Aquin.

* * *

Mlle Marie Bernardin, qui était en promenade parmi nous, est retournée la semaine dernière à Poule d'Eau, ainsi que Magloire Bernardin.

Mlle Marie-Anne Bohémier est en promenade ici chez sa soeur, Mme Adonai Dufresne.

Lys.

* * *

Nous avons appris avec douleur la mort de M. Avila Aquin, décédé dimanche matin, le 9, à l'hôpital Saint-Boniface, après une longue maladie de deux mois.

M. Aquin demeurait à Elie, avec sa famille, depuis quinze ans, et avait gagné l'estime de toute la paroisse. Les funérailles eurent lieu jeudi à 10 heures et demie. La messe de requiem fut chantée par le R. P. Conte. M. l'abbé Prud'home officiait comme diacre et M. l'abbé Bastien, comme sous-diacre.

Les porteurs étaient M. Thomas Alarie, M. H. Aquin, frère du défunt, M. Edouard Payment, M. Frank Tremblay et M. Roman, beau-frère du regretté défunt.

Le deuil était conduit par son épouse et son fils aîné, M. Louis Aquin.

Le sermon de circonstance fut donné par M. l'abbé Prud'homme. M. Avila Aquin laisse pour pleurer sa perte: une épouse dévouée qui l'a accompagné à l'hôpital et ne l'a pas quitté un seul jour pendant sa maladie; cinq fils: MM. Louis, Edwin, Zephir, Avila et Oris; quatre filles: Mme Arthur Lacerte, Mlles Antoinette, Clémence et Alma.

Nos plus sincères sympathies à la famille en deuil.

* * *

Cette semaine, Mlle Anna Paul, de Saint-Jean-Baptiste, était en visite chez M. Thomas Alarie.

Mignon.

LE PAS

Mme Labossière et ses deux petites filles arrivaient de Prince-Albert, Sask., jeudi de la semaine dernière. Elle vient rejoindre son mari engagé comme cuisinier dans les chantiers de la Finger Lumber Co.

* * *

M. J.-O. Marion, qui fait la pêche sur le lac Setting cet hiver, venait en ville vendredi de la semaine dernière et repartait mercredi. Il rapporte que la pêche a été assez fructueuse pour lui et il espère que les froids qu'il y a eu dernièrement vont beaucoup aider à rendre la pêche plus fructueuse qu'elle n'a été jusqu'à maintenant.

* * *

Sa Grandeur Mgr Charlebois recevait, la semaine dernière, une magnifique lampe de sanctuaire, don fait à Sa Grandeur par un prêtre des Etats-Unis.

* * *

M. Z. Lavoie, inspecteur des travaux de l'école Saint-Joseph, de Cross Lake, était en ville au commencement de la semaine.

* * *

MM. Jos. Courcey, père et fils, Fred Smith, J. Ouellet, A. Lalonde, C. Bernard, Jos. et Elzéar Demeules, partaient par le train de mercredi pour aller faire de la glace au 210me mille, sur la ligne en construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson, pour le compte de la Hudson Bay Construction Co.

* * *

Le thermomètre enregistrait 35 degrés au-dessous de zéro mercredi matin et 44 en-dessous de zéro jeudi matin. Ce sont les journées les plus froides enregistrées au Pas cet hiver.

* * *

La plus grande quantité de fourrures qui se soient vendues dans le Nouveau Manitoba s'est vendue au Pas dans les derniers dix jours, alors que 13,827 peaux ont été achetées par les différentes maisons de fourrures représentées ici. Dans ce nombre de peaux se trouvent 600 castors, 26 renards argentés, 80 renards croisés, 340 renards rouges, 226 belettes, 160 lynx, 13 uras noirs, 139 martres, 36 loutres, 12,000 rats musqués, 90 loups, 50 coyottes.

* * *

Un incendie se déclarait vendredi matin dans le "Railroad Store" situé dans la Seconde rue, près de la résidence de M. F.-E. Tourigny, et en face de la nouvelle école, et occupé par M. P. Baragion comme fruiterie et restaurant. Le feu se déclarait vers les cinq heures du matin dans la cuisine du restaurant, mais bien que la brigade de feu fut appelée immédiatement, elle arrivait trop tard pour maîtriser les flammes. La bâtisse qui était de 33 pieds de large par 60 pieds de long, à deux étages, construite toute en planches, fut entièrement consumée. Elle était bâtie tout récemment, ayant été achevée dans la dernière quinzaine de décembre 1915. Les pertes qui s'élèvent à au-delà de $9,000 sont en partie couvertes par les assurances.

D.-F. de Trémaudan.

SAINT-EUSTACHE

Le temps des fêtes a été agréable et les visites ont été nombreuses.

* * *

A Noël les choeurs de chant de Saint-Eustache et de Baie Saint-Paul, nous ont fait entendre du beau chant. A la messe de Minuit, nous avons entendu de nouvelles voix. Au Credo, M. Avila Létourneau, de Willow Bunch, nous a charmé de sa voix mélodieuse, et M. Georges Carrière nous a fait entendre sa douce voix malgré un gros rhume et les fatigues du voyage. Honneur aux choeurs de chant de Saint-Eustache et de Baie Saint-Paul et leurs dévoués directeurs, MM. Amédée Beaudin et Yves de Marie Leroux.

M. Avila Létourneau est un ancien de Saint-Eustache. La famille Létourneau a rendu de grands services à la paroisse durant son séjour à Saint-Eustache.

M. Georges Carrière appartient à une bonne famille. Son père, M. Daniel Carrière, malgré son âge avancé, occupe toujours un poste de confiance à l'église. Deux de ses frères, John et Arthur, sont des membres dévoués du choeur de chant.

* * *

M. et Mme Henri Houde, de Winnipeg, étaient en visite chez M. Alfred Houde, le premier de l'an.

* * *

M. et Mme Decock, d'Oak Lake, Man., née Eléna Lavoie, ont fait une courte visite chez M. Jos. Lavoie.

* * *

Nous saluons avec plaisir le retour de l'hôpital de Mlle Clara Chabot. Elle paraît complètement rétablie et toujours joyeuse.

Mimi Pinson.

OAK LAKE

Nécrologie

Le 8 courant s'éteignait M. François Gallant, à l'âge de 68 ans et 9 mois. Sa mort fut l'écho de sa vie paisible. Malgré la sévérité de la saison, il y avait un grands concours de parents et d'amis aux funérailles, lundi le 10. Pendant la messe notre maître chantre, M. Amédée Vachon, et Mme A.-S. Thompson ont rendu avec beaucoup d'âme le "Miserere Mei". Mme J.-H. Decock touchait l'orgue. M. le Curé chanta le service et accompagna les restes mortels au cimetière.

M. Gallant était né à Saint-Jacques, Ile du Prince-Edouard, en 1847, et fut un des premiers habitants d'Oak Lake. Il était un de ces Acadiens qui se sont distingués par une régularité parfaite dans l'accomplissement de tous ses devoirs de religion et d'état.

* * *

Lundi le 3 courant, avait lieu une assemblée de tous les ministres protestants du village, accompagnés respectivement de deux laïques pour étudier et discuter l'Acte MacDonald.

A la suite d'une délégation des Révérends messieurs, M. le curé Derome s'est empressé de se rendre à l'assemblée, accompagné de MM. Amédée Vachon et Joseph Carpentier, chez le Rév. M. S. Sarkissian, ministre presbytérien.

Après l'étude de l'Acte MacDonald, il fut proposé par le Rév. S. Sarkissian, secondé par M. le Curé, que chaque congrégation religieuse tiendrait une assemblée dans un district rural de la Municipalité. En conséquence, il fut proposé par M. Amédée Vachon, et secondé à l'unanimité, que nous catholiques, tiendrions notre assemblée à Hesslewood, district scolaire bilingue, chez M. Pierre Masson, à deux heures, mardi le 18 courant.

M. Vachon n'a pas craint d'affronter la distance de dix milles, par une tempête, pour se rendre à cette réunion des ministres sur l'invitation de M. le Curé. Voilà un brave sur qui on peut toujours compter quand une bonne cause est en jeu. Bravo!

* * *

M. et Mme Henri Decock nous sont revenus dimanche soir de leur visite d'une quinzaine chez des parents et amis à Saint-Boniface et Saint-Eustache.

* * *

Mlle C. Gendron, notre institutrice bilingue, est également revenue sur le même train de sa vacance du jour de l'an dans sa famille, à Lorette, Man. A l'ouvrage maintenant.

E. A.

FANNYSTELLE

Après quelques jours de visite chez des amis ici, M. et Mme Laliberté sont retournés à Saint-Boniface.

* * *

Le mariage de Mlle B. Bess, d'Elie, Man., à M. ElmirArnal, de cette paroisse, a été célébré mardi, en l'église paroissiale d'Elie.

Nos meilleurs voeux de bonheur aux nouveaux époux.

* * *

M. J. Piché, de Gravelbourg, Sask., est en promenade ici chez son père M. Alfred Piché.

* * *

M. Verney Minard, de Vermillion, Sask., est en visite ici chez des amis.

* * *

M. Eugène Painchaud est de retour de l'hôpital Saint-Boniface. Nous somes heureux d'apprendre que son état de santé est meilleur.

* * *

Il nous fait plaisir d'annoncer que M. F. Lacourse doit sous peu ouvrir un atelier de voiturier et de réparations de toutes sortes. Nous lui souhaitons du succès dans son entreprise.

* * *

On rapporte qu'il y a 28 chars de ce bon blé, le produit des plaines fertiles de Fannystelle, qui sont détenus à Fort William, faute d'espace pour en faire le déchargement.

Il est plausible de dire qu'il n'y a pas seulement ces 28 chars là-bas qui attendent l'espace nécessaire.

* * *

Après la formidable tempête de neige de la semaine dernière le froid s'est mis de la partie, et les thermomètres frissonnaient sous une pression de 48 degrés en-dessous de zéro. Heureusement que le froid diminue un peu à présent. Mais il est encore avisable de ne pas sortir les oreilles à l'air, "par économie".

* * *

Mme Pierre Painchaud a subie une opération à l'hôpital de Saint-Boniface la semaine dernière. Elle se rétablit rapidement et elle sera de retour dans sa famille bientôt.

* * *

M. Delude de Fisher Branch, Man., était en visite ces jours derniers chez M. Paul Coté.

Yvonnic.

DELORAINE

Mercredi dernier, Mme Rivière recevait la visite de Mme Flynn et de Mlle Halde, de Deloraine. Ces dernières étaient sorties pour une marche en raquettes, et se décidèrent ensuite de se rendre chez Mme Rivière, à 8 milles. C'est une bonne cure d'air frais pour une première sortie en raquettes. Elles n'ont pas manqué non plus de passer pour des Allemands déguisés.

* * *

Samedi le 9 décembre M. Henri Allemeersh donnait en mariage ses deux seules filles, Marguerite et Adrienne, à MM. Victor et René Van Robays, de la paroisse de Deloraine.

L'aîné des deux frères, Victor, conduisait à l'autel l'aînée des deux soeurs, Adrienne, et René s'unissait à Mlle Marguerite. Le mariage eut lieu à 10½ heures. Suivit ensuite une grande messe chantée par le nouveau choeur de chant. Malgré le froid sibérien du matin, l'église était bien remplie.

* * *

Deux du même matin, cela devait nécessairement ouvrir la porte à d'autres couples. Aussi, mardi le 11 au matin, M. Joseph-François-Charles Lalonde, barbier de Deloraine, recevait de la main de M. Buxton la fille unique de ce dernier et acceptait pour compagne de sa vie au pied de l'autel, Mlle Hélène-Marie-Fernande Buxton. Une basse messe fut dite pour les mariés, et comme samedi l'église était remplie d'étrangers.

Le dîner fut servi à la maison paternelle de l'épouse où quelques amis y prirent part, entre autres: M. Flynn, qui tenait la place du défunt père de l'époux. Nos meilleurs voeux aux trois nouveaux couples.

* * *

M. J. Dechief, de Forget, est actuellement en visite chez ses vieux parents, M. Albéric Dechief, de Deloraine. On dit qu'il est même plus qu'en visite, car il a déjà une partie du matériel de la ferme rendu à Deloraine. Il changera, en effet, sa ferme de Forget, au printemps, avec son frère Oscar, qui demeure ici, pour demeurer à son tour avec les vieux parents. Nous lui souhaitons la bienvenue et regrettons que son frère Oscar nous quitte pour Forget.

* * *

Mme La Grippe fait de grands ravages de ce temps-ci. Nos médecins sont à plaindre car ils sont continuellement sur les chemins, qui sont remplis et impassables, et dans un froid très grand. De ce temps-ci il faut malgré nous ajouter foi au dicton des vieux qui dit: Grand froid à la nouvelle lune, très froid pour 9 jours; car depuis le 4 janvier le thermomètre ne fait que baisser tous les jours. Souhaitons qu'il remonte un peu, car s'il continue à descendre nos jolies beautés vont tourner en crème à la glace.

* * *

Samedi, notre institutrice de la Montagne nous est revenu de ses vacances à Winnipeg. Si la tempête continue encore quelques jours elle sera obligée de prendre la route du Bonhomme de Noël pour entrer à l'école, c'est-à-dire par la cheminée.

Salem.

LA NOUVELLE SALONIQUE

Paris, 13. — Le correspondant de l'agence Havas à Salonique dit qu'il revient d'une tournée d'inspection sur le front des alliés au dehors de Salonique, qui ressemble à une série indéfinie de travaux publics.

Les soldats, dit-il, armés de pioches et de pelles, au lieu de fusils, ont construit un camp retranché qui, d'après les autorités les plus compétentes, est imprenable.

Les lignes deviennent de plus en plus fortes de jour en jour et soldats et officiers ont une confiance absolue, dit le correspondant, que les troupes austro-germano-bulgares ne pourront jamais les franchir.

La dépêche ajoute que le front commence à Topsin, sur le Vardar, à vingt-cinq kilomètres au nord-ouest de Salonique, puis monte vers Karasouli, d'où il part en demi-cercle vers le sud-est, entourant Salonique.

On affirme dans les milieux les mieux informés qu'il ne se trouve à présent aucun soldat turc sur le territoire bulgare.

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté — No 18

Car, pas une seconde, elle n'a pensé que Jacques, surtout en personne, viendrait là pour assister à son propre écrasement, et même, en raison de son abstention probable et afin d'être bien sûre de l'atteindre, elle a fait multiplier comme un défi les affiches de l'enquête au rond-point de la Ferlandière, alors même que les enchères ne devaient pas avoir lieu.

Jacques, en effet, n'est pas riche; il possède des terres, beaucoup de terres, mais sa fortune pécuniaire est d'autant plus minime que, depuis un an, il achète avec ténacité, sur ses revenus et peut-être sur son capital, champ par champ, toutes les terres de culture abandonnées par les ouvriers qui entrent à l'usine.

Dans son coin, Alberte examine Jacques, qui va et vient maintenant de long en large dans la salle, s'arrêtant parfois à la fenêtre qui donne sur ce Bois-Roux pour lequel, tout à l'heure, on va se battre.

Alberte fixe le jeune homme, comme si elle voulait savoir les pensées qui s'agitent derrière ce visage sévère, sur lequel, aujourd'hui, est descendue comme une expression de souffrance contenue...

Et pourtant, pense Alberte, M. de la Ferlandière ne fait que commencer son calvaire... il verra, dans quelques instants, ce qu'une femme peut avoir de haine pour qui lui refusa l'amour!.. D'avance, elle choisit bien sa place, le dos à la fenêtre, afin de ne pas perdre un tressaillement de cette figure odieusement chère!.. pour voir si Jacques ne faiblira pas!... si elle a touché droit, profond, et juste... en plein coeur..!

Le notaire est maintenant là: son clerc lit la proposition de vente du Bois-Roux devant une vingtaine de personnes, venues, pour la plupart en curieux, car on sait que les Harmmster sont acheteurs, et personne, au Val, ne peut déjà plus lutter contre eux.

La lecture de la mise aux enchères se termine au milieu d'une attention absolue. Il descend sur la salle quelque chose comme le silence ému qui précède un duel sérieux, devant être court et mortel.

—... La mise à prix minima du Bois-Roux appartenant à M. Etienne, maire du Val d'Api, clame la voix blanche de l'appariteur, est de 20,000 francs. Y a-t-il preneur dans la salle...?

—Oui, dit M. Nathan... 20,000 francs.

—Personne ne met au-dessus de 20,000 francs..? demande le notaire avec un sourire inquiet, car Etienne, qui n'a pas voulu assister à la vente de son bois, a toujours parlé de 30,000 francs.

—20 100 francs, répond une voix résolue dans la salle.

Alberte ne se retourne pas.... Oh! cette voix de Jacques!... cette voix profonde et grave, qui la fait sortir d'elle-même et lui ôte le sang-froid qu'elle veut pourtant avoir.

Elle sent que sa nature violente va prendre le dessus, et, pour se contenir, Alberte met les deux mains sur sa poitrine qui étouffe; mais l'effort ne dure qu'un instant, et avant même que son père puisse intervenir, elle jette un chiffre: "30 000 francs!.." avec un véritable accent de défi, et comme pour étourdir Jacques d'un seul coup.

Mais, aussitôt, Nathan se fâche tout rouge... C'est fou ce qu'elle fait là, sa fille!.. On n'achète pas aussi bêtement... Comment!.. sur une misérable enchère de 100 francs..., une enchère de pauvre... un effort de miséreux, elle répond par un écart de 10 000 francs!..

—C'est idiot, lui dit-il presque tout haut.

—... Que veux-tu, cet homme m'ôte mes moyens... tu ne sais pas, toi, le langage affolant que crie la haine dans un coeur de femme!... cet homme, qui est ton ennemi, je le hais!...

—Plus bas, il pourrait t'entendre!..

—Cela m'est égal... je le veux, aujourd'hui, là, aplati, suppliant devant moi!...

Mais M. de la Ferlandière, pour le moment, n'a rien de cette attitude. Debout devant le notaire, prêt à tout, il attend ce qui doit venir. Et, quand le silence est rétabli, une seconde fois sa voix s'élève pour répondre à la surenchère d'Alberte:

—30 100 francs...

Ce "cent francs" est chez Jacques l'expression d'un homme qui apporte, pour se défendre, juste la somme d'énergie nécessaire, réservant son luxe pour d'autres causes... Mais cette somme minime amène sur les lèvres d'Alberte un sourire d'ironie dédaigneuse, que Jacques ne voit pas.

—Laisse-moi conduire l'affaire, lui dit-il à mi-voix; déjà tu n'es plus de force.

Alberte le comprend et, debout le long du mur, écrasant le bout de sa bottine de la pointe de son ombrelle, regarde le duel, qui devient de plus en plus serré et passionnant.

—30 500 francs! nasille Nathan de sa petite voix criarde d'homme calme et qui s'entend aux affaires.

—30,600 francs! répond Jacques.

—35 000 francs!...

—35 100 francs...

—38 000 francs!..

—38 100 francs...

—Dis 40 000 francs!... crie Alberte au comble de l'énervement ... dis 50 000...

—Mais laisse-moi donc!. 39 000 francs...

—39 100 francs...

—40 000 francs!!..

—40 100 francs...

—50 000 francs!. jette Alberte en brandissant son ombrelle.

Mais Victor entre alors brusquement en ligne; de sa voix grasse et pratique, il proteste avec la dernière énergie.

Il est pourtant l'associé, lui, et on a l'air de s'en soucier comme d'une guigne, et de jongler avec les billets de mille comme s'ils poussaient partout dans la cour des usines!... On ne l'a pas amené là, je suppose, pour assister, ainsi qu'une bûche, aux ressentiments coûteux de Mademoiselle!. Or, le Bois-Roux le laisse indifférent, et, financièrement, il met son **veto**, son absolu veto, à une enchère plus élevée... Tonnerre!.. Il n'a pas envie de se tuer pour payer de pareilles fantaisies de femme!... une toilette passe!... mais 50 000 francs... qui serviraient de prétexte à 100 000 autres pour bâtir une usine dans des conditions stupides... non, c'est fou!.. fou à lier.

—Je l'achète de mon argent, insiste Alberte.

—Pas possible, riposte Victor, vous n'avez pas la disposition immédiate de votre fortune.

—Je veux le Bois-Roux! s'écrie Alberte, je n'ai jamais rien voulu jusqu'à présent, j'aurai le Bois-Roux, il me le faut!... Ma dot à qui me prête tout de suite 50 000 francs!!...

—40 100... francs, répète Jacques très pâle.

—...50 000... crie Alberte, de sa voix aiguë; je maintiens 50 000...

Nathan, exaspéré, veut mettre la main devant la bouche de la jeune fille, qui détourne la tête. Et comme Alberte continue de jeter son chiffre, affolée, le père s'adresse directement au notaire.

—Je vous fais observer, Monsieur, que ma fille ne peut pas majorer; et que ni moi, ni mon associé, n'endossons la responsabilité des surenchères de Mademoiselle dans cette circonstance...

Ainsi, tout la trahit, l'abandonne, au milieu de cette bataille décisive qu'elle a pourtant longuement préparée, qu'elle considérait comme gagnée d'avance, pour laquelle elle a fait aujourd'hui une toilette de victoire... Oh! c'est trop dur!...

Alors Alberte tombe sur le banc; et, pendant qu'elle pleure de rage et de haine, la frêle bougie qui, dans les ventes de province, marque le délai de l'attente légale, se consume lentement, puis plus vite... Chacun regarde la flamme qui danse et remonte, qui baisse et rebondit, comme si elle avait quelque chose de l'acharnement d'Alberte, comme si, elle aussi, ne voulait pas céder...

—40 100 francs... demande le notaire en jetant un dernier regard sur la salle... Décidez-vous!.. la dernière bougie va s'éteindre... c'est un beau petit bois!... emplacement superbe!!. allons, Messieurs... décidons-nous!... Personne ne monte plus...? 40 100 francs... le Bois-Roux est adjugé à M. de la Ferlandière.

Il y eut alors un soupir de soulagement dans la plupart des poitrines; un vieux paysan, garde du Bois-Roux, tout courbé vers cette terre qu'il avait aimée, vint serrer la main de Jacques sans rien dire.

Venu seul, le jeune gentilhomme s'en va, escorté d'une partie des habitants de Brésolettes... Il y a donc encore dans le pays un homme capable de tenir tête aux étrangers!... Ils regardent M. de la Ferlandière, plus ému qu'il ne veut le paraître, et vérifiant devant l'auberge les sangles de son cheval.

Pendant ce temps, Alberte repart vers le Val au milieu de l'ironie silencieuse de tous. Dans l'automobile enguirlandée, personne ne cause plus; mais chacun pense. C'est seulement à l'entrée de Frilleux que Victor se décide enfin à rompre le silence, et, d'une voix maussade:

—Je croyais qu'il n'avait pas

UN SOIR D'ETE

CHEZ UN CAGEUX

A cet endroit, la rivière des Prairies s'élargit et prend l'apparence d'un petit lac. Sa rive gauche, repoussée vers le nord, s'arrondit en une courbe gracieuse; plus bas, elle ramène son croissant vers le sud, jusqu'au point où le pont de l'Abord-à-Plouffe jette son tablier de fer sur les deux rives. La grève basse et molle se prête admirablement à l'abord; de fait, c'est ici que les **grandes cages** d'antan, venues de l'Ottawa et de ses affluents, s'arrêtaient, se séparaient en radeaux plus petits et plus maniables et, montés par nos intrépides **cageux,** commençaient leur descente mouvementée jusqu'à Saint-Vincent de Paul.

Ils s'étaient fait une fâcheuse réputation, nos braves; et, ma foi, sauf exception, elle n'était point volée. Seulement comme le coeur n'était pas foncièrement gâté et que la tête restait bonne (on revient plus facilement à Dieu, n'est-ce pas, par le coeur que par la tête), ces lurons-là se rangeaient après un temps, et, dans tous les cas, finissaient bien.

Non, ils n'étaient point méchants. Un souvenir de jeunesse me revient. Les cageux pouvaient faire deux descentes dans une journée. Mais vous pensez bien qu'ils ne remontaient pas à pied. Arrivés à Saint-Vincent, après s'être rincé le dalot, comme ils disaient, les voilà en voiture — grande voiture attelée de deux chevaux, une douzaine d'hommes assis sur des planches jetées d'un bord à l'autre, et file vers l'Abord-à-Plouffe. Pas en silence, bien sûr. Causer seulement? Mais non: des Canadiens se trouvent-ils ensemble, surtout avec une mèche dans le goulot, sans chanter? Et l'on chante; tous les vieux airs canadiens y passent, en veux-tu en v'là et il en reste encore. La voiture remontait par la rive nord, quelquefois par la rive sud. Eh bien, que de fois n'ai-je pas vu nos cageux, à pleines voitures, réveillant de leurs roulades et de leurs éclats de rire le paisible village du Sault-au-Récollet, arrivés à la hauteur de l'église, arrêter sur leurs lèvres la strophe commencée, par exemple:

C'est la belle Françoise.
Allons gai,
C'est la belle Françoise...

lever leurs chapeaux avec respect devant la croix, puis continuer avec entrain,

Qui veut se marier
Maluron lurette,
Qui veut se marier
Maluron luré.

Ils sont rares les survivants de cette époque tapageuse. Le temps prend l'un, prend l'autre, en passant, et les emporte sur ses flots rapides. Il en est un que j'aimais à revoir, "pepère Eusèbe", ainsi que l'appelaient les voisins, avec sa vieille compagne, "memère Olympe" (aujourd'hui on la baptiserait Olympia, hélas!). Ce couple antique, par sa vie douce, sereine, encore chaude d'affection réciproque — comme le soir d'un beau jour — rappelait les deux époux de la fable, Philémon et Baucis.

Ils habitaient une maison basse, au toit pointu, murs blanchis, volets verts, non loin du chemin du roi, au bord du coteau élevé que la plage en se relevant soutient et prolonge vers l'ouest. Une large galerie couverte, gardée fraîche par l'ombrage d'un grand orme, invitait au repos. C'est là en effet que ces patriarches d'un autre âge passaient une bonne partie du jour et les beaux soirs d'été.

Un soir de l'année dernière, j'arrivai au moment où les vieux devisaient ensemble, assis dans leurs fauteuils, lui, la main droite soutenant sa pipe bien culottée; elle, les mains ramenées devant la poitrine tenant les deux pointes d'un léger châle à ramages. Aussitôt qu'ils m'aperçurent au coin de la galerie, vite la vieille plus alerte que le vieux alla chercher un troisième fauteuil, le plaça entre les deux, et tous deux à la fois, comme de coutume: "Bonsoir, Père Ambroise, quel plaisir de vous voir!" Et moi, comme de coutume aussi: "Bonsoir, vénérables amis de l'Ancien Testament!" — Eusèbe avait vivement serré sa pipe dans sa poche de veste. "Vite, vite, dis-je, sortez-moi ça, et continuez. Vous ne seriez pas complet sans elle."

La soirée était superbe: les derniers jours du mois d'août n'ont plus cette exubérance, ce bouillonnement de vie qui distingue les semaines précédentes: tout s'apaise, se rassérène, il y a déjà sur quelques feuilles une légère touche de l'automne. — La pelouse qui s'étend devant la maison, fléchit peu à peu et déroule son tapis mordoré jusqu'au bas de la pente et en baigne les franges dans les eaux de la rivière: la rivière, elle, semble arrêtée dans son cours, tellement ses ondes sont calmes; elle présente un vaste miroir où se mire la rive opposée avec ses chalets et ses grands arbres, dont la tête a des reflets d'incendie, sous les derniers traits du soleil couchant. En amont, la vue est interceptée par deux îles de haute futaie; en aval, le pont barre l'horizon de ses trois longues arches de fer; à gauche, discrètement retirée dans la verdure, comme il convient à une maison de retraites fermées, la villa Saint-Martin se laisse entrevoir à travers les arbres et dessine, sur l'azur profond du ciel, sa tourelle surmontée d'une croix.

Nous étions tous trois, depuis quelques instants, à jouir en silence de ce panorama, lorsqu'une embarcation se détacha de la rive droite, près du pont, puis une voix d'abord lointaine jeta quelques notes dans l'air embaumé: elle s'accompagnait, rappelant le **Lac** de Lamartine, du bruit des rames "qui frappaient en cadence les flots harmonieux."

—C'est mon Paul, dit le vieillard, qui remonte de Cartierville. — A propos, vous ai-je déjà raconté, poursuivit-il, la terrible aventure qui faillit me l'emporter encore tout jeune?

—Mais non, père Eusèbe; veuillez donc me conter cela.

—Tu m'aideras, la vieille, fit-il en rechargeant sa pipe. Vous savez, mon Père, pour la mémoire Olympe n'est pas battue.

—Voyons, voyons, Eusèbe, interrompit-elle en toussetant un peu, commence donc.

—Il y a ben de ça, quarante-quatre ans... hein, sa mère? — C'était l'année de la guerre, comme c't'année, la France contre les Allemands.

—On les appelle Boches, aujourd'hui.

—C'est ce que disait la gazette, l'autre jour, mais j'ai pas compris pourquoi. Toujours est-il que c'est du ben chéti monde; on dit même qu'ils sont encore plus pires que la première fois. C'est ef-fray-ant.

Ici la vieille crut devoir rappeler le vieux au fait:

—Ton histoire, Usèbe; avance.

—Paul avait cinq ans. On l'appelait Ti Poil, rapport à ses cheveux qui étaient blonds. J'sais diable pas (pardonnez!) où il avait pêché ça. On n'en avait jamais vu jusque là dans la famille, ni d'un bord ni de l'autre, en remontant.

Le dernier jour du mois de mai, je résolus de le descendre avec moi sur une cage: mon défunt père, qui demeurait à Saint-Vincent, voulait l'avoir à toute force, pour quelque temps. Ca démarra pas tout seul, j'vous garantis. La mère ne voulait pas. Vous comprenez, les femmes ç'a peur d'un rien.

—Et les hommes ç'a peur de rien, rima Olympe; et c'est comme ça aussi que les accidents arrivent, toujours par la faute des hommes.

—Je lui dis pour la tranquilliser, reprit Eusèbe, que j'y ferais ben attention, toujours l'oeil dessus, que la sainte Vierge y veillerait aussi comme de bon compte, c'était le dernier jour de son mois. Ensuite il avait au cou une bonne médaille: Avec ça y a pas de soin. — Bon. A deux heures de l'après-midi, nous descendons la côte. Une cage allait démarrer. J'y monte avec Ti Poil. Je l'installe par terre sur des poches, au milieu de la cage, juste devant la cantine. S'il était fier mon fiston! Il criait, il battait des mains. Moi je vais prendre ma rame sur le rang de derrière. Vous savez, n'est-ce pas, mon Pèrce, qu'il y avait deux rangs de rames sur les cages, l'un en avant, l'autre en arrière, sur toute la largeur: six, huit, dix hommes par rang, c'est selon. La rame, longue de dix-huit à vingt pieds, prise entre deux chevilles, manoeuvrée à droite ou à gauche sur l'ordre du capitaine, donnait seulement une direction à la cage; le courant faisait le reste.

Et ça filait, j'vous assure. Les arbres du bord de l'eau semblaient remonter à la fine course vers l'Abord-à-Plouffe. Un coup de rame de temps en temps, pour nous tenir dans le chenal. Au sortir d'un coude de la rivière, nous apercevons à gauche le Moulin du Crochet et, en face, barrant la rivière, les gros moutons des rapides. C'étaient les pires.

A ce point du récit, le conteur remisa sa pipe et, à moitié sorti du fauteuil, les bras dégagés, rajeunissant à vue d'oeil, il reprit:

—"A droite, cria le capitaine, envoyez fort!... Encore!..." Et nos grandes parches montaient, reculaient, et retombaient en battant les remous. Déjà nous sentions la cage frissonner, craquer, se tasser, s'ouvrir dans les premières houles. Au milieu du fracas qui grandissait, le capitaine cria: "Tirez vos rames!" Vite les rames sortent de l'eau, tirées à moitié, manche à terre, nez en l'air, et les hommes courent au milieu. Nous sommes dans les gros bouillons, en avant, en arrière, à gauche, à droite: la cage est terriblement secouée, elle galope, elle monte, elle plonge, en nous jetant parfois des paquets d'écume. J'arrivais à la cantine, pour voir Ti Poil, lorsque tout d'un coup, mon Père, le temps de le dire, dans une plongée de la cage, un gros billot placé juste en face et à dix pieds de la cantine, frappe une pierre de fond, se mâte tout droit, hésite, pivote, puis violemment s'en vient pour écraser mon Paul. Mais j'avais tout vu, tonnerre! D'un bond, je grippe une gaffe, en criant: "Bonne sainte Vierge!" et juste au moment où le billot s'abattait comme une masse, je lui porte de toute ma force un coup de gaffe en plein dans le mitan et du même coup le rejette de trois pieds. Il était temps!... l'animal... il était à terre, après avoir frisé les poches où Ti Poil était assis, et mis en gribouillis le coin de la cantine. L'enfant, la bouche ouverte, nous regardait, saisi, effaré — mais il était sauvé!

Emporté par son récit, inconsciemment, le vieillard s'était levé au moment tragique, les bras en avant. Il haletait. Après un bref silence, il se rassit, et d'une voix douce et grave:

—La mère va nous dire maintenant ce qu'elle faisait pendant ce temps-là.

Elle répondit. Sa voix tremblait et des larmes que le drame avait évoquées et ramenées à ses paupières, coulaient lentement sur ses joues.

—Ce ne sera pas long, mon Père, murmura-t-elle: Je craignais tant ce voyage! Aussitôt qu'ils furent partis, je pris notre bon cierge de la Chandleur, l'allumai et le posai devant la petite statue où nous faisions notre mois de Marie. Je le laissai brûler jusqu'au bout; en même temps je me mis à dire du chapelet, jusqu'à ce que je fusse bien sûr qu'ils avaient passé le Crochet.

Les premières ombres du soir nous envahissaient. Je me levai; et comme dans mes adieux je marquais que c'était en effet ma dernière visite, d'un seul mouvement, simplement, ce vénérable couple s'agenouilla et, courbé, le vieillard dit tout bas: "Bénissez-nous, mon Père, s'il vous plait." Devant cette belle simplicité évangélique, et tandis que le regard levé vers le ciel où flottaient encore quelques flocons de laine rose, j'appelais sur ces croyants la bénédiction divine je pensais: "Oui, c'est bien à eux et à ceux qui leur ressemblent, que sont promises les éternelles récompenses!"

Père Ambroise.

LES ATROCITES ALLEMANDES

Le Havre, 13. — Le bureau officiel de la presse belge a publié la note suivante:

"Mgr Heylen, évêque de Namur, traversant la Suisse pour se rendre à Rome, confirme qu'il a écrit une longue lettre en réponse au livre blanc allemand (concernant les allégations d'atrocités allemandes en Belgique) et l'a envoyée au général von Bissing, gouverneur militaire allemand de la Belgique, aux diplomates et aux consuls étrangers en Belgique, au Vatican et au clergé belge. Cette réponse a été crite au mois de novembre dernier.

"Plus récemment, le cardinal Mercier ainsi que les évêques de Namur, de Liége et de Tournai, ont adressé une lettre à l'épiscopat d'Allemagne demandant qu'il intervienne auprès du gouvernement impérial pour obtenir qu'une enquête officielle soit entreprise au sujet des atrocités allemandes commises en Belgique. Cette lettre n'a jamais reçu de réponse."

* * *

Paris, 13. — Le correspondant du "Petit Parisien" à Rome dit:

"Les évêques de Belgique ont envoyé une lettre collective aux évêques d'Autriche et d'Allemagne en réponse aux assurances données par les prélats des deux empires que les allégations relatives aux atrocités allemandes en Belgiqe n'étaient pas authentiques.

"Les évêques de Belgique, qui ont signé la lettre, affirment qu'ils ont fait une enquête par eux-mêmes, de village en village, qui a prouvé que le rapport du comité officiel belge a estimé les faits au-dessous de la vérité.

"Pour couper court à la discussions, ils ont proposé la formation d'une cour, composée d'un membre égal d'évêques de Belgique, d'évêques d'Autriche et d'Allemagne et de prélats neutres. Une telle cour étudierait et jugerait ce que les Allemands ont réellement fait en Belgique. Les évêques qui ont signé la lettre disent que, s'il est vrai, que le premier devoir du clergé est de tout sacrifier à la vérité, les évêques des empires du centre ne peuvent décliner d'accepter cette proposition.

"Cette lettre a été écrite le 28 novembre dernier et aucune réponse n'y a été faite jusqu'à présent. Plusieurs évêques de Belgique se rendent en ce moment à Rome. On apprend que leur but est de rendre cette lettre publique. Les personnes qui ont vu le texte de la lettre déclarent que sa publication produirait une profonde sensation et on apprend que le Vatican va chercher à empêcher une telle publication."

un rouge liard, ce Vercingétorix-là? dit-il à Nathan.

Alors Alberte relève la tête, et, s'adressant à Victor, les lèvres serrées, les yeux ardents comme au soir de la chasse:

—Pas le sou..? c'est possible.. mais il a du coeur! tandis que toi... tu es un lâche!... tu as une caisse à la place du coeur! tu ne sais que ligoter une femme en pleine bataille... lâche!... lâche!

—Allons, sois calme, dit le père, qui déteste les scènes faites par d'autres.

—Sois tranquille... oui... je vais redevenir calme... trop calme... désormais vous vous occuperez seuls de vos affaires... tout seuls, vous entendez bien..? et périssent vos usines.., et s'en aille votre misérable argent, puisqu'on me le refuse... juste au moment de ma vie où j'en avais le plus besoin!...

Chapitre XV

Il est 11 heures du matin.

Jacques, qui revient de la vente du Bois-Roux, galope, soucieux, sur le chemin de la Ferlandière: il se savait détesté par l'usine: mais, pacifique comme tous les forts, il n'avait pas soupçonné jusqu'à ce moment la profondeur de haine cachée dans l'âme d'Alberte:

Cette femme, il la sent désormais prête à tout: battue sur un point, et à quel prix!... Jacques se demande déjà où va se produire la nouvelle attaque. Contrairement à toutes ses habitudes, M. de la Ferlandière évite aujourd'hui le crochet que fait la route en passant devant l'Abbaye, et met pied à terre pour prendre le petit sentier du Tuquet et couper court au travers des blés.

S'il descend ainsi de cheval, ce n'est pas qu'il redoute pour sa monture la pente trop raide et les cailloux roulants; Jacques se défie de lui et craint qu'à ce moment, s'il passe devant l'Abbaye, une petite fenêtre ne s'ouvre là-bas, au premier étage, et que sa fiancée n'y apparaisse pour lui souhaiter la bienvenue.

Or, ce matin, Jacques se sent faible; Odile devinerait certainement dans ses yeux quelque chose des préoccupations qui l'assiègent, et pourquoi jeter dans la vie de la jeune fille cette inutile angoisse?

Le jeune homme, la bride au bras, précède son cheval, lui inclinant la tête au milieu des grands blés, car Odile connaît tous les chevaux de selle de Jacques, et spécialement Milly, qu'il monte aujourd'hui.

Et la figure caressée par les épis mûrs, se frayant une route au milieu des moissons qui susurrent réellement la chanson des blés d'or, Jacques arrive en bas, sur la route de la Ferlandière, remonte à cheval et, bercé par l'allure tranquille de sa jument, réfléchit sur son cas, à l'ombre courte des peupliers de la route.

... Le Bois-Roux lui appartient; il est sorti vainqueur de la rude alerte du matin — en apparence du moins, — car les 40 000 francs, prix de la vente, il ne les possède pas; et même, il ne voit pas bien comment, sur son budget déjà très grevé, il pourra, du jour au lendemain, trouver une somme devant laquelle les usiniers eux-mêmes, tout riches qu'ils sont, viennent de reculer.

Ce matin, avant de partir pour Brésolettes, Jacques a tout compté avec le plus grand soin; et c'est à peine s'il peut disposer d'une vingtaine de mille francs, sans découvrir sa faiblesse réelle, et perdre devant le pays, en vendant précipitamment des terres, le prestige dont il a besoin pour continuer la lutte, et donner à ses adversaires le sentiment qu'il serait prêt encore pour un nouvel assaut.

Donc lui, Jacques de la Ferlandire, le fier gentilhomme, a acheté devant tout le pays une propriété qu'il ne peut pas payer.

Pourtant, il a bien fait!... Il était nécessaire de défendre cela!... Et tout en marchant, le jeune homme regarde l'immense éventail de terres qui se développe devant lui à ce coude de la route, éventail qui aurait pour joyaux l'Abbaye et la Ferlandière, et à la poignée duquel, comme une étincelante écharpe, la Jouine, par deux fois, roule et déroule ses flots d'argent: "..Une peausserie puante, fétide, dominant ce radieux paysage..? allons donc!"

... Oui, son coeur lui a donné un bon conseil... car, d'avance il voit le visage effrayé d'Odile si, tout à l'heure, après la vente, il était venu lui dire: "Alberte Harmmster va s'installer tout prêt, à cinq cents mètres de vous, et c'en est fini de notre vie calme et de notre tranquille amour!.."

Odile l'aurait regardé; et avec cette foi absolue qu'elle avait en lui:

—Mais, ami, lui aurait-elle dit de sa voix lointaine... vous n'étiez donc pas là..?

—Si.

—Et vous avez laissé faire..?

— . . . .

Evidemment, Odile n'aurait pas compris.

Seulement, dans cette circonstance où il fallait immédiatement de l'or et des billets de banque, la terre ne suffisait pas seule pour faire triompher Jacques dans sa lutte.

La terre, nourricière puissante et féconde, semble participer à la force sereine de Dieu; elle veut la foi et l'espérance; elle donne le pain d'aujourd'hui, mais **d'aujourd'hui** seulement, et se prête difficilement à une spéculation, fût-elle comme celle de Jacques, impérieusement nécessitée par les circonstances.

Aussi, le jeune homme, sur la route, s'avance-t-il de plus en plus soucieux vers la Ferlandière, où tout semble dormir, les oiseaux sous les feuilles, les grands boeufs dans les champs, et les habitants au fond de leur demeure.

Et pourtant, il faut qu'il sorte de cette impasse, qu'il en sorte à son honneur, sans donner là-bas aux juifs de l'usine le bonheur tant désiré de n'avoir été battus au début de la lutte que pour triompher plus insolemment après.. Ah! si Etienne n'avait pas échoué dans une apostasie inattendue, l'arrangement aurait été si simple! Dix mille francs par an, et le Bois-Roux se payait en quatre ans, sans que personne s'en aperçût. Mais Etienne allait devenir pour Jacques un créancier féroce qui exigerait son dû tout de suite, jusqu'au dernier sou, avec une rapacité de paysan haineux.

Alors quoi?

Emprunter..? tendre la main?

Et, à cette pensée d'une chose qu'il n'a jamais faite, toute la fierté ancestrale du gentilhomme semble se révolter. Après tout, dans sa vie large, vingt mille francs peuvent se trouver encore, si l'on veut consentir à tailler dans le plaisir et même dans le confortable...

Et une idée germe, grandit, s'empare du coeur de Jacques... pas sans lutte, certes! Il suffirait d'observer le cavalier dans le chemin, de le voir s'avancer vers la propriété, puis revenir sur ses pas, cherchant, pour le succès du travail intérieur qui se produit en lui, à prolonger les instants de cette solitude sur la grande route déserte... Le cheval lui-même semble comprendre que son maître s'énerve, s'énerver lui-même, et lui dire par ses allures agacées: "Voyons!... décide-toi!.."

Tout à coup, une jeune voix d'adolescent rompt le grand silence et semble intervenir d'une façon inattendue pour clore la discussion.

—Bonjour, Monsieur Jacques!

—Bonjour, mon petit ami.

Et M. de la Ferlandière fait un signe de reconnaissance amicale à un petit pastoureau, nommé Furet, qui les sabots à la main, les pieds tout blancs de poussière, les cheveux ébouriffés, débusque d'un sentier couvert, et se dirige vers la ferme.

—Où vas-tu comme cela..?

—Je vais chercher les commissions de M. Potain pour le Val.

Alors, décidément, l'idée se fixe dans l'esprit de Jacques, car rien n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu, et cet enfant semble être envoyé là par la Providence.

—Attends un peu, dit-il à Furet, je vais te confier une commission.

Jacques arrête son cheval, prend son portefeuille, déchire une page, et écrit au crayon. Mais le cheval, assailli de mouches, s'ébroue à chaque instant; Jacques descend, donne la bride à Furet, puis va finir son billet, assis sur la borne kilométrique, à l'ombre de plus en plus courte des peupliers.

"Ma petite soeur,

"Je te laisse ce matin déjeuner toute seule; je vais demander le pain et le sel à M. de Chailuy; ne t'ennuie pas trop; je serais de retour vers 4 heures. Je confie le billet à Furet qui te ramènera Djinn.

"Sur ton front, ma petite Jeanne.

"Jacques."

—Là... tu es intelligent, Furet..? demande M. de la Ferlandière qui plie son billet en quatre et le met dans une envelòppe.

Les yeux du petit, couleur d'herbe roussie, pétillent à cette question.

—Oui, Monsieur Jacques, répondit-il, très sûr de lui.. Je suis le troisième à l'école!..

—Sur combien?

—Sur sept.

—C'est superbe; alors je suis certain que tu vas très bien faire ma commission: tu connais Mademoiselle Jeanne?

—Oh! je crois bien!

—Avant d'aller chez M. Potain, tu passeras à la maison, et tu diras à la cuisine de ma part qu'on remette immédiatement ce billet à Mademoiselle.

—J'y monterai bien tout seul, s'écrie Furet, avec l'air d'un petit gaillard qui n'a besoin de personne.

—Non, donne-le à la cuisine, j'aime mieux cela... tu entends?

—Oui, Monsieur Jacques.

—... Tu vas prendre Djinn, et le ramener avec toi à la Ferlandière.

—Oui, Monsieur Jacques.

—Tu diras à Palmyre de te donner une tartine de saindoux.

—Oui, Monsieur Jacques.

—C'est bon... va!...

—Au revoir, Monsieur Jacques.

—Au revoir...

Alors, résolument le jeune gentilhomme fait tourner son cheval à gauche, l'amène dans un sentier de culture qui coupe droit derrière la ferme, et part au grand galop vers le château de M. de Chailuy.

Le soleil est très haut dans le ciel; et, sous ses rayons, les cuirs craquants de la selle, les aciers de la gourmette chantent la gaie chanson du bon cavalier. Au passage de Jacques, les oiseaux endormis de chaleur au milieu des blés, des avoines et des seigles, partent brusquement d'un vol lourd, avec un cri effrayé.

(A suivre)

LE PAPE ET LA GUERRE

EVEIL DES CONSCIENCES

Le soleil de 1915 s'est levé dans un nuage de feu. Il se couche dans une mer de sang. Les peuples les plus civilisés de la terre s'obstinent à s'entredéchirer avec une rage folle. Cinq millions d'hommes, dit-on, sont morts ou mutilés pour la vie. D'effroyables misères s'accumulent. Et le massacre continue. Et les chefs de nation ne cessent de stimuler la fureur des combattants, de multiplier les engins de mort, d'épuiser la substance des peuples dans la poursuite de cette oeuvre infernale de destruction.

Au milieu de cette orgie de sang, une seule tête reste sereine, une seule voix continue de s'élever dans le monde, de proclamer que cette guerre est infâme et inutile, et d'enseigner aux rois et aux peuples qu'ils doivent mettre fin à cette horrible tuerie.

Cette voix, c'est celle du Pape.

Le **Devoir** publie, aujourd'hui, la traduction autorisée de la dernière allocution du Saint Père. Avec une douleur pleine de majesté, tel le Christ au prétoire, le vénérable pontife signale l'inanité de l'effort qu'il a tenté, au moment de l'anniversaire de la guerre, pour rappeler les nations soi-disant chrétiennes au sentiment de leurs obligations réciproques.

"Mû par le devoir de sa charge apostolique, il insiste de nouveau sur l'unique moyen qui puisse amener promptement la fin de cette épouvantable conflagration."

Cet "unique moyen", ce n'est pas le triomphe de l'hégémonie allemande; ce n'est pas davantage l'écrasement de l'Allemagne impériale au profit de l'impérialisme anglo-saxon; ce n'est pas même la victoire sans contrepoids de la France.

"Pour préparer la paix telle "qu'elle est ardemment désirée "par l'humanité tout entière", il "faut "que les aspirations de cha-"cun soient enfin exposées clai-"rement avec une volonté sincère "et une conscience sereine, et dû-"ment examinées, **en éliminant "toutes les prétentions injustes "et les impossibilités,** et en te-"nant compte, au besoin, au mo-"yen de compensations et d'ac-"cords équitables, de ce qui est "juste et possible" (1)

Ces paroles de paix, de justice et de haute politique, ne cadrent guère avec les appels forcenés de nos guerriers de... bouche, qui voudraient transformer nos églises en salles de recrutement. Elles sont aussi opposées que possible aux scandaleuses théories de nos théologiens-impérialistes et de nos curés politiciens — fort rares, heureusement — qui ont entrepris de mettre la religion au service du jingoïsme anglo-saxon. Le Pape n'est évidemment pas convaincu que le salut, même temporel, de l'Eglise, est plus lié au triomphe de l'Angleterre protestante et de la Russie schismatique qu'à la victoire de l'Allemagne hérétique et rationaliste. Entre ses ouailles catholiques de France et de Belgique, et ses fidèles enfants d'Autriche et de Pologne, son coeur de père se partage également.

Le chef de l'Eglise universelle se place à un point de vue plus large et plus élevé. Du sommet de son autorité toute spirituelle, d'où il domine et contemple le monde, il enseigne à tous les peuples, à tous les chefs d'Etat, les principes éternels de justice et de charité hors desquels il ne peut exister de paix durable entre les hommes, ni de vraie religion. Il ne souhaite pas plus l'écrasement des nations infidèles que le triomphe injuste et sanglant des peuples catholiques. Si la victoire devait appartenir à celle des nations européennes qui n'a pas prévariqué, à qui reviendrait la palme? Il faut toute l'audace de l'ignorance ou du fanatisme pour rendre ce redoutable jugement dans le sens des fauteurs de haines nationales.

* * *

Ce nouvel appel du Pape sera-t-il entendu plus favorablement que le précédent? Si la réponse ne dépendait que de la volonté des politiciens et des journalistes **patriotes,** on pourrait répondre sans hésiter: Non! Ces vampires n'ont aucun intérêt à mettre fin au carnage: la plupart en profitent sans rien risquer de leur peau ou de leurs biens. Et surtout, ils ont un intérêt considérable à imposer une paix boîteuse et éphémère qui leur permettrait de recommencer leur oeuvre infernale, dès la guerre finie. C'est ce qui arriverait indubitablement, si l'une des coalitions imposait à l'autre, par la force brutale, des conditions onéreuses, ferments de haines inextinguibles et de conflits futurs. C'est la conséquence fatale que Benoît XV marquait si nettement dans sa lettre précédente. C'est la fin que poursuivent les **junkers** allemands, qui refusent de rendre à leurs libres destinées la Belgique, les départements français conquis et l'Alsace-Lorraine. Les jingos anglais et canadiens, qui parlent de démembrer l'empire allemand, d'anéantir le militarisme prussien, tout en conservant à l'Angleterre l'empire des mers et ses multiples conquêtes, aboutiraient au même résultat.

Par bonheur pour l'humanité l'on peut espérer que la Providence, qui sait dégager le bien du mal, la justice de l'iniquité, va se charger de réduire à néant les vains calculs des hommes. Il semble de plus en plus clair qu'aucune des deux coalitions ne sera en mesure de dicter ses conditions à l'autre, et que le vainqueur, quel qu'il soit, va sortir de la lutte tellement épuisé qu'il sera incapable de profiter à son gré de son propre triomphe.

En dépit des mensonges, du bluff effronté, des appels sanguinaires et des fausses promesses de victoire des partisans de la guerre à outrance, dans tous les pays en conflit, le bon sens populaire commence à discerner la vérité. Sous les durs coups de l'adversité — effroyable fauchée d'hommes, destruction de séculaires oeuvres de paix et de prospérité, sombre perspective de banqueroute nationale — la conscience des peuples commence à pressentir que la victoire la plus éclatante ne compenserait nullement les horreurs sans nom et les misères sans fin qu'elle aura coûtées. Plus la victoire sera **matériellement** nulle ou stérile pour toutes les nations en guerre, plus il y a de chances que la paix sera durable et que les peuples se convaincront enfin que la guerre n'est pas seulement un abominable crime mais une incommensurable folie.

Ce sentiment commence à percer le voile de mensonges qui recouvre les opinions libres et interrompt les échanges d'idées entre les hommes de bonne volonté de tous les pays. De tout ce qui nous est parvenu jusqu'ici, l'expression d'opinion populaire la plus conforme à la pensée du pape, c'est celle des socialistes anglais. Lisez cet "appel de Noël" du **Labour Leader:**

A Christmas appeal to the peoples at war

We do not appeal to Governments and Monarchs. We appeal to the common people.

To the common people in every town and village of this land. And not of this land only, but of every nation which has drawn the sword.

For sixteen months we have lived to kill. With each of us that has been the aim of our national existence. Do we understand, CAN we understand, what we have been doing?

This Christmastide let us pause and look upon our handiwork. Let us look not afar, but about us close at hand.

Everywhere is heard the moan of the bereaved. Wives sorrowing for their husbands. Mothers and fathers sorrowing for their sons. Young women sorrowing for the men who were pledged to them and for the children never to be born.

"The enemy is responsible." Yes, but we are responsible for similar grief in homes whose dead were equally dear.

The suffering we see is reflected in every town of every nation at war. Hundreds of thousands of brave men lie dead. Millions of strong men lie mutilated. Millions of loving hearts are broken.

However much we have been led to hate each other, in this common sorrow are we not made one?

In the name of suffering Europe, for the sake of the future of the race, in memory of the Babe of Bethlehem, the Prince of Peace, we appeal to the peoples to

End this war and war for evermore.

* * *

Dans une sphère plus élevée de l'ordre social, les mêmes tendances se manifestent dans un milieu où l'autorité dogmatique du Pape n'est pas plus reconnue. Les membres du Congrès de la Haye, nationaux des pays neutres, protestants ou areligieux pour la plupart — sauf les Espagnols, — viennent de se constituer en comité de propagande pour la paix. Ils ont rédigé un "programme-minimum" des conditions que la saine opinion publique devrait imposer aux belligérants quels que soient les résultats matériels de la guerre:

1.—Il n'y aura ni annexion ni transfert de territoire contraire aux intérêts et aux voeux de la population; le consentement de celle-ci sera obtenu, si possible, par plébiscite ou autrement.

2.—Les Etats garantiront aux nationalités comprises dans leur territoire l'égalité civile, la liberté religieuse et LE LIBRE USAGE DE LEUR LANGUE.

3.—Les Etats conviendront d'introduire dans leurs colonies, protectorats et sphères d'influence la liberté commerciale, ou tout au moins l'égalité de traitement pour toutes les nations.

4.—L'oeuvre des Conférences de la Paix tendant à l'organisation pacifique de la Société des nations sera développée.

La Conférence de la Paix sera dotée d'une organisation permanente et aura des sessions périodiques.

5.—Les Etats conviendront de soumettre tous leurs différends à une procédure pacifique. Dans ce but, à côté de la Cour d'Arbitrage de la Haye, seront créées (a) une Cour permanente de Justice internationale, (b) un Conseil d'Enquête et de Conciliation.

6.—Les Etats seront tenus de prendre de concert des mesures diplomatiques, économiques ou militaires dans le cas où un Etat agirait militairement au lieu de soumettre le différend à une décision judiciaire ou de recourir à la médiation du Conseil d'Enquête et de Conciliation.

7.—Les Etats conviendront de réduire leurs armements.

8.—Pour faciliter la réduction des armements navals le droit de capture sera aboli et la liberté des mers assurée.

9.—La politique étrangère sera soumise à un contrôle efficace des Parlements.

Les traités secrets seront nuls de plein droit.

Ce programme est, pour ainsi dire, le décalque de la lettre que le Saint Père adressait en août dernier aux chefs des Etats belligérants. Les derniers articles sont extraits presque textuellement du programme de l'**Union of Democratic Control, d'Angleterre,** dont j'ai déjà entretenu les lecteurs du **Devoir,** au grand scandale des journaux jingos du Canada (2)

Nos compatriotes ne liront pas sans intérêt l'article qui stipule en faveur de tous les peuples conquis ou annexés "le libre exercice de leur langue". Dans le mémoire qui fait suite au programme — rédigé en français, naturellement, puisqu'il est adressé à tous les peuples civilisés, y compris les Turcs et les Japonais — les membres du comité insistent particulièrement sur l'importance de cette garantie de liberté nationale. Espérons que si l'Angleterre et ses alliés sont vainqueurs, cette stipulation vaudra pour les Canadiens-français de l'Ontario et du Canada anglais, "libres" sujets de Sa Majesté Britannique, autant que pour les Alsaciens-Lorrains, les Flamands, les Wallons, les Polonais, les Ukraniens et les Danois.

* * *

A certains égards, il y a peut-être une amère ironie à penser que les voeux du Pape, du vicaire du Christ, du Chef de l'Eglise catholique, apostolique et universelle, trouvent un écho si sympathique dans ces milieux protestants ou rationalistes, tandis que des milliers de publicistes catholiques même parmi les plus farouches gardiens de l'orthodoxie scolastique, ont préféré dénaturer ou amoindrir la pensée du pape et se faire les apôtres de la haine entre les peuples et les agents compatissants de l'impérialisme anglo-saxon ou allemand.

Mais il faut savoir envisager la situation d'un point de vue plus élevé. L'Esprit de Dieu souffle où Il veut. Cette guerre marque l'effondrement du système politique élevé par la fausse sagesse des hommes, par la diplomatie orgueilleuse, par la soif des conquêtes et le culte païen de l'or et de la force brutale. Qui sait si, des ruines amoncelées par la folie humaine la miséricorde de Dieu ne tirera pas les éléments de reconstruction d'une société plus chrétiene, où aucun peuple ne dominera les autres et dont le couronnement sera le rétablissement de l'autorité morale du Pape sur les sociétés?

Cette solution me paraît plus désirable, à tous égards, que le triomphe du militarisme scientifique des Allemands, de l'impérialisme mercantile des Anglais, de la démocratie débilitante de la Révolution française, ou du mysticisme sauvage et perfide du panslavisme.

Henri Bourassa.

(1) Les mots "**au besoin**" s'appliquent manifestement aux "compensations" et aux "accords équitables" et non à ce "qui est juste et possible".

(2) **Devoir** du 12 juin et des 10 et 11 août 1915.

L'Exterminateur de vers de Mother Graves chassera les vers sans nuire aucunement à la santé de l'enfant parce que son effet tout en étant efficace est doux.

Nos institutions, notre langue, nos droits

HISTOIRE DU CANADA

Nouveau Manuel in-octavo de 634 ages, oeuvre du R. P. Symphronien, Frère Ec. Chr.

Quelque temps avant sa mort, Sa Grandeur Mgr Langevin avait reçu un exemplaire de l'ouvrage ci-haut mentionné des mains mêmes de l'auteur, qui n'a pas voulu signer son nom, par modestie. Un mien ami m'a transmis le volume. Je viens de le parcourir un peu hâtivement, c'est pourquoi je tenterai l'effort de vous en donner un bref aperçu.

A mon humble avis, cette Histoire du Canada est la plus complète qui ait été publiée jusqu'ici dans le genre didactique; c'est une oeuvre documentée, pas un fait n'est raconté sans qu'il soit prouvé: c'est une oeuvre dont les faits se coordonnent dans une unité ethnique. Le récit est raconté dans un style simple qui sait capter le lecteur pour le charmer et l'instruire.

Un des traits caractéristiques de l'auteur, c'est son esprit méthodique.

Platon a dit quelque part: "Si j'eus rencontré un homme qui sut bien diviser, j'aurais suivi ses pas comme celui d'un dieu". La route que nous suivons en compagnie du Frère Symphorien est presque celle d'un dieu, tant elle est bien divisée, ménagée par des repos nécessaires dans un ouvrage de longue haleine. Pour vous en donner une idée, je vous dirai que le volume élégamment relié sur toile et imprimé sur un bon papier a 634 pages, dont 318 sont consacrées à la domination française et les 316 autres à la domination anglaise. Trouvez-moi un auteur anglais qui sache donner justice à l'une comme à l'autre race qui ont fait le Canada.

L'écrivain de la présente histoire n'est pas un fougueux ni un impressionniste. Impartial, sobre, simple et clair, il possède les véritables qualités de l'historien judicieux et du savant français et catholique; il ne se perd pas en puériles et stériles digressions. Il y a un résumé en tête de chaque chapitre, il n'y a pas un événement important qui soit négligé. L'auteur a eu le bon goût d'ajouter une lecture de choix à la fin de chaque chapitre qu'il vient de raconter. Dans le Canada fédératif, qui occupe une place privilégiée, l'historien touche avec dextérité à cette partie délicate de notre histoire depuis 1867 jusqu'en 1912, en parlant des événements politiques, civils, militaires, religieux, du développement économique, de l'instruction publique, de la littérature et de la langue française.

Faut-il ajouter que le livre est rempli de gravures et de cartes géographiques locales; à la fin du volume on trouve une table analytique qui facilite les recherches du lecteur.

Ne vous est-il pas arrivé de penser après la lecture des manuels d'histoire du Canada écrits par certains auteurs anglais, que ces gens-là veulent nous faire croire que le Canada a été créé et mis au monde par nos compatriotes anglais? N'ont-ils pas la tendance à jeter par-dessus bord toute influence française et religieuse dans le Canada entier? C'est malheureusement trop vrai.

Le Rév. Frère Symphorien, tout en se montrant impartial, sait faire table rase des préjugés que nos amis les Anglais ont contre nous. Son livre est un guide sûr pour le professeur autant que pour l'élève. Il figurera très bien dans les bibliothèques paroissiales et dans nos écoles, il devrait avoir sa place d'honneur au foyer de tout bon Canadien français. Ce livre arrive à son heure et nous remercions sincèrement l'auteur d'avoir appliqué ses brillantes qualités de savant et de pédagogue à une si belle oeuvre.

Ne servira-t-elle qu'à faire aimer davantage notre pays, on lui devrait un sentiment de gratitude impérissable, car il en est de l'histoire de son pays comme celle de sa famille, de son foyer, de sa paroisse, de son diocèse, de so province; on peut lui appliquer les paroles que notre grand disparu aimait tant à faire entendre:

"Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai."

G.-R. B.

L'asthme n'est plus craint. — La crainte du retour des attaques de l'asthme n'a plus aucun empire sur ceux qui ont appris à compter sur le secours du remède du docteur Kellogg contre l'asthme. Ils sont si certains que ce remède accomplira tout ce qu'ont promis ses producteurs. Si vous ne savez pas encore quelle protection constitue ce remède, faites-en dès aujourd'hui l'essai.

LA RETRAITE SERBE

Descriptions des souffrances endurées par la vaillante armée de nos alliés

Paris, 12. — Les souffrances endurées par l'armée serbe pendant sa retraite à travers les montagnes d'Albanie, sont racontées dans une lettre envoyée de Scutari au "Temps" le 11 décembre.

"Cette ville est la sixième capitale que la Serbie a eue en deux mois, dit l'écrivain.

"Après Nish, ce fut Kralievo, puis Raska, Mitrovitsa, Prisrend et enfin Scutari.

"Comme touriste je connais les Alpes, les Carpathes et les Pyrenées, mais je n'ai jamais vu des sentiers de chèvres semblables à ceux dont on se sert en Serbie en guise de routes, le long de terribls précipices et sur les pentes escarpées des pics dont le sommet se perd dans les nuages.

"Les fonctionnaires du gouvernement serbe montaient de petits poneys habitués à la montagne mais souvent ils eurent à abandonner leurs montures et à mettre pied à terre. J'ai vu des chevaux glisser et tomber dans des précipices; souvent nous fûmes obligés de marcher à quatre pattes, et certains d'entre nous, pour éviter le vertige, durent se laisser guider les yeux fermés.

Puis la neige nous a occasionné encore un surcroît de souffrances. Les chemins étaient recouverts d'un mètre de neige. Les guérillas albanaises placées derrière les rochers surplombant les gorges ou sur les pentes opposées, tiraient sur nous.

"L'armée n'a pas pu faire passer ses canons et ses convois dans une telle région. Quand nous y pénétrâmes il nous fallut détruire, automobiles, voitures, véhicules, canons de toute espèce. Officiers et soldats pleuraient alors qu'ils démolissaient leurs canons, ces pièces d'acier, qu'ils appelaient leurs "amis français" et qui avaient été fabriquées au Creusot. Les soldats aimaient ces canons et un grand nombre d'artilleurs servaient la même pièce depuis quatre ans. Quelques officiers ont refusé de détruire leurs canons disant qu'ils préféraient employer tout ce qui leur restait de force pour essayer de les sauver; et certains d'entre eux ont réussi à faire traverser ces montagnes à leurs pièces.

"Malgré toutes ces souffrances, occasionnées par le froid, la faim et la fatigue, un grand nombre de soldats n'avaient même plus de souliers, nous sommes arrivés à Scutari.

"Six mille femmes et enfants y sont arrivés par différentes routes. Le côté tragique de la situation est que l'armée n'a presque rien à manger. Les soldats n'ont pas eu de pain pendant quatre jours, mais une petite quantité de farine a été conservée pour les femmes et les enfants."

LE COMBLE DE L'IMPUDENCE

Londres, 14.—Sir Edward Grey a annoncé qu'il avait reçu une petition signée des sujets Austro-Hongrois et appuyée par le gouvernement impérial et royal de Viene, demandant au gouvernement anglais de prendre toutes les précautions nécessaires pour assurer la sécurité de certains sujets austro-hongrois qui sont rapatriés des Indes sur le vapeur anglais "Goleonda".

Le secrétaire du Foreign Office, dans sa réponse, exprime son étonnement que des Autrichiens pussent demander au gouvernement anglais de protéger les passagers du "Golconda" contre les attaques des sous-marins austro-allemands, et qu'une pareille demande puisse être appuyée par le gouvernement austro-hongrois, auteur du danger. L'étonnement de sir Edward Grey devient de l'ahurissement quand il constate que le gouvernement de Vienne déclare qu'il rend le gouvernement anglais responsable de la vie de ces passagers, dont la majorité, ajoute-t-il, appartiennent à la bonne société.

Le ministre se déclare incapable de comprendre pourquoi ceux qui apaprtiennent aux classes supérieures doivent recevoir une plus grande protection que les autres non-combattants. Mais il insite que le seul danger couru par les passagers du "Goleonda" provient des méthodes de guerre navale barbares ordonnées par les gouvernements de eBrlin et de Vienne.

La réponse de sir Edward Grey se termine par cette phrase:

"La seule protection nécessaire et suffisante contre ce danger est que l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne observent les principes ordinaire d'humanité dans leurs métrodes de guerre."

La science de la foi permet d'opérer de grandes oeuvres; sachons gagner à Dieu le prochain.

* * *

Le jeune homme fidèle à la grâce doit s'attacher invinciblement à la foi.

* * *

Le ciel veut notre bien; sachons y correspondre.

LE PATRIOTISME

(Suite de la première page)

"que vous ayez partout un noyau. L'arbre grandira tout seul. "C'est pour cela que l'émigration canadienne vers le Nord-Ouest est "d'une importance capitale. Travaillez-y de toutes vos forces "Jetez là-bas des îlots canadiens-français, acadiens ou français qu' "finiront par se réunir et par être la terre ferme. Puis n'oubliez "pas que chaque millier d'hommes qui ne va point aux Etats-Unis "ou qu'on rapatrie figurera avec ses accroissements au recensement "de 1891 et 1901. Il contribuera à vous mettre en minorité moindre

"C'est l'essentiel.

"Je vous le répète, la colonisation rapide du Nord-Ouest par "les éléments dits saxons vous rabaissera soudain dans l'échelle "proportionnelle, surtout depuis 1881. Vous ne serez pas 30%.

"N'ayez crainte. Votre tour reviendra. Mais pour que "l'arbre vienne, il faut le planter. Qu'il ait seulement des racines "il s'élèvera du taillis étranger, et finira par le dominer."

La fin est peut-être trop brillante; si belle que soit la promesse nous ne comptons pas qu'elle se réalise. Nous n'ambitionnons pas de dominer. Ce n'est pas notre propre, mais nous comptons vivre et ceux qui nous écraseront ne sont pas encore nés.

"Je ne mourrai pas, mais je vivrai, et je raconterai les oeuvres "du Seigneur".—Psaume 119.

HONNEUR ET CIVILISATION

Monsieur Carton de Wiart, ministre dans le gouvernement du noble roi des Belges, vient de déclarer dans un discours récemment prononcé, que la Belgique a accepté la guerre contre un adversaire redoutable, non par jalousie ou convoitise, mais **pour n'être pas parjure à la parole donnée, qui est la base même de la civilisation.**

Entre gens qui se respectent et qui ont le sens de l'honneur, manquer de parole, c'est manquer d'honneur, et forfaire à l'honneur c'est n'être pas civilisé.

Sommes-nous vraiment sur le terrain pratique ou bien dans les rêves de l'imagination?

Nous sommes sur le terrain vraiment pratique.

La Belgique écrasée, est grande et respectée de l'Univers, parce qu'elle a cru que l'honneur n'est pas un vain mot; l'Allemagne est au ban de l'humanité parce qu'elle a pratique cette doctrine éminemment pratique aux yeux de certains gens, que, **le droit du plus fort est toujours le meilleur.**

On se bat, soi-disant pour faire prévaloir dans le monde la justice et l'honneur sur la force brutale. C'est fort beau, mais pour ne rien dire de trop, nous nous contentons de faire remarquer que la justice et l'honneur ne changent pas de nature en changeant de pays, et que ce qui est condamnable en Allemagne l'est également au Canada.

L'Acte de Manitoba qui avait pour but d'appliquer à cette province les principes de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, sur la question des écoles, garantissait ses droits aux écoles séparées, à la minorité qui en cette année 1870 se trouvait être une minorité protestante.

En 1890, comme les positions étaient interverties et que la minorité se trouvait être composée de catholiques, les choses changèrent. A notre sens cela ressemble passablement à la doctrine en honneur ailleurs qu'au Manitoba "**que, la raison du plus fort est toujours la meilleure**".

Le Conseil Privé a bien déclaré que la majorité avait fait une injustice à la minorité, le gouvernement fédéral, voulant sauver son honneur, a bien tenté d'appliquer une réparation, cela s'appelle le Règlement Laurier-Greenway, mais jusqu'à ce jour la manière d'appliquer ce règlement a été telle que les catholiques des villes n'en ont pu tirer aucun avantage en dépit d'essais loyaux, et ceux des campagnes sont loin de travailler dans des conditions idéales.

La Belgique écrasée pour avoir voulu rester fidèle à la parole donnée et à l'honneur, attend une réparation, et les Alliés ne peuvent pas, en honneur, déposer les armes avant d'avoir obtenu cette réparation de celui qui a compté sur sa force brutale pour écraser le droit et déchirer les traités.

Au Manitoba, nous attendons depuis vingt-cinq ans qu'on nous rende ce qui nous était garanti par la Constitution de ce pays. Ici comme ailleurs les semences d'injustice lèvent en fruits de tempêtes et la tempête est d'autant plus violente que la justice se fait plus longtemps attendre. En définitive, parmi les hommes, ce n'est pas la force brutale qui doit l'emporter, mais le droit qui repose sur la raison et les contrats, et quand les hommes refusent de se rendre, Dieu intervient et donne aux rois et aux peuples de **grandes et terribles leçons**. Notre pays est trop jeune pour prendre ces risques. Revenons le plus tôt possible à l'esprit de la Constitution de 1870 qui, soit dit en passant, est beaucoup plus chrétien que ce que nous avons maintenant. L'honneur l'exige, et la paix de cette province le demande impérieusement.

LUTTE A OUTRANCE

Tous les efforts de la race doivent tendre au rétablissement de la justice et du droit

L'héroïque président de l'Association Canadienne-française d'Education de l'Ontario, M. Philippe Landry, vient de transmettre un admirable message à la presse. Oh! qu'il est beau de voir ce vieillard, digne des temps anciens, qui furent si féconds en hauts faits, lutter avec une indomptable énergie pour la liberté scolaire dans Ontario.

M. Landry nous rappelle à la réalité. "Il ne faut pas oublier, écrit-il, que c'est à notre race qu'on en veut, que ce sont nos droits que l'on prétend fouler aux pieds, voulant sans doute que la première disparaisse lorsque, par une persécution systématique on aura obtenu l'abandon ou l'anéantissement des droits dont l'exercice nous a été garanti par l'acte de la Confédération, lequel a rendu intangibles les lois scolaires de la minorité en existence lors de la Confédération."

Après avoir demandé aux Canadiens français de l'Ontario de s'unir pour la lutte, M. Landry ajoute: "Vous ne serez pas seuls Nous avons déjà et nous aurons avant longtemps d'une manière plus significative l'adhésion de nos frères de Québec, car leur sort sera en fin de compte celui que les mêmes persécuteurs destinent à la race française de l'Ontario..."

"Avant longtemps nos persécuteurs et ceux-là même qui regardent avec une coupable apathie la lutte actuelle se réveilleront à la réalité des choses et aux exigences d'une race qui ne veut pas mourir.

"A mes compatriotes de Québec, je souhaite que cette heure ne sonne pas pour eux, mais je les adjure, au nom de leurs intérêts les plus sacrés, d'avoir l'oeil ouvert et de ne pas permettre que la minorité de l'Ontario soit sacrifiée à une persécution dont elle est depuis trop longtemps la victime."

Nous voudrions douter encore, que nous ne le pourrions plus, tant les témoignages concordent sur le but de la persécution ontarienne. Nous avons accepté la conquête anglaise, nous avons conservé le Canada à l'Angleterre, nous avons été les plus loyaux des fils de l'Empire pendant cent cinquante ans et dans la guerre actuelle nos pères, nos frères et nos fils combattent avec un courage insurpassable pour la gloire et la grandeur de la Métropole. Malgré tout cela, malgré les témoignages les plus éclatants de patriotisme vrai, les fanatiques ontariens ne songent à rien moins qu'à nous faire disparaître comme race. En vérité, cette monstruosité est presque inconcevable et elle ne saurait avoir pris naissance dans les cerveaux parfaitement équilibrés, ou alors, nos persécuteurs sont dignes du nom de "Boches", qui est bien aujourd'hui le dernier terme qui désigne les criminels notoires.

Il n'est pas douteux que nous aurons raison de nos ennemis; mais pour que la victoire soit complète, tous les efforts de la race doivent tendre vers le but si ardemment désiré par nos frères de l'Ontario et par tous ceux qui ont la notion la plus élémentaire de la justice et du droit. Nous joignons notre voix à la voix si autorisée de M. Landry pour engager les Canadiens-français du Québec à secourir les nôtres de l'Ontario. C'est en versant généreusement nos souscriptions que nous aiderons le plus efficacement la cause de la "civilisation" contre la barbarie ontarienne, digne pendant de la barbarie teutonne.

M. Emile Girard, trésorier général de l'A. C. J.C., 160, rue Saint-Jacques, Montréal, reçoit les souscriptions.

LE COMITE.

COLONISATION

Saint-Boniface,
31 décembre 1915.

M. le Rédacteur,

Ayez la complaisance d'ajouter ceci, à la suite de ce que vous avez bien voulu publier, le 28 décembre.

Je tiens à ce que les nombreux amis que j'ai aidés à s'établir dans l'Ouest Canadien, et à qui je porte beaucoup d'intérêt, apprennent par les colonnes de votre journal, que j'ai été destitué, sur la demande, j'ai droit de le croire, de partisans politiques d'ici.

Après avoir servi fidèlement le gouvernement pendant 18 ans et demi, on m'a averti par quatre heures d'avis seulement qu'on n'avait plus besoin de mes services, suspendant tout salaire, dès l'instant même. Je crois avoir été traité très injustement, car je sais que dans le même bureau, d'autres ont été payés six, et même dix-huit mois après avoir abandonné le travail. J'oserais même dire qu'on a usé envers moi de raffinement de cruauté. On sait très bien que je suis sans fortune, âgé, et que j'ai encore une famille à supporter. Et, dérision suprême! ne m'a-t-on pas gardé une journée de salaire pour le Fonds Patriotique?

Sans rien dire de trop, il me semble que le vrai patriotisme consiste, sous une de ses formes, à maintenir dans sa position un des nôtres, qui en a besoin et est trop vieux pour s'en chercher une autre; surtout quand cet homme a employé la meilleure partie de sa vie à remplir fidèlement et intégralement cette position.

Qu'il me soit permis par la voix de ce journal d'assurer mes amis de l'Ouest que je leur porte toujours un grand intérêt, et mon plus grand regret est de ne pouvoir les visiter de temps à autre comme je le faisais jadis.

Que ceux pour qui le parti prime tout et qui manquent impudemment à la justice la plus élémentaire, sachent du moins que d'autres ont su apprécier mes services, témoin, les deux lettres anglaises déjà publiées, et cette troisième, que je vous prierai, M. le Rédacteur, de publier. Et même, si je ne craignais d'en imposer, j'en aurais une douzaine d'autres du même genre, de personnes de différentes nationalités.

Votre très reconnaissant,
Léon **Roy**.

* * *

Barrock House, Wick. N.B.,
Scotland.

Dear Mr. Roy,

On behalf of the Homesteading party of the Scottish Agricultural Delegation to Canada, I send you a tie pin which the members hope you will accept as a memento from your Scottish friends to whom you were so kind and attentive last September.

I hope you are keeping well and taking good care of yourself for I expect you now have very cold weather. Here we have no snow as yet, indeed the weather has been far too open.

Our report is now in the hands of the editors and everyone seems to have written a great length of articles, so the poor editors will be busy with the big blue pencil.

With kinds regards and hoping to meet you soon again.

Yours very truly,
John R. G. Sinclair.

LE REV. FRERE JOSEPH

Le révérend frère Joseph, principal de l'Académie Provencher, donnera le 17 janvier prochain, devant les Chevaliers de Colomb de Winnipeg, une conférence sur l'éducation. C'est un sujet de toute première actualité.

MORT DE M. JOSEPH LAFORTUNE

On aprpendra avec peine la mort de M. Joseph Lafortune, premier colon de Woodridge, et ancien magistrat, décédé lundi, 10 janvier 1916, âgé de 78 ans, après une douloureuse maladie.

M. Joseph Lafortune naquit à Saint-Paul de Joliette, province de Québec, et vint s'établir au Manitoba en 1890. Il amenait avec lui sa famille. Après avoir vécu à Saint-Boniface et à Kildonan, il s'alla, en 1901, s'établir à Woodridge. Il laisse pour déplorer sa perte une épouse inconsolable, un fils, Georges Lafortune, magistrat et cultivateur, quatre filles, Angéline, mariée à Hormisdas Granger, Saint-Brieux, Sask., Anna, Blanche et Alice.

Le service fut chanté par M. l'abbé Rivard, curé. Les porteurs du corps furent MM. Hormisdas Granger, Abraham Guay, Saint-Boniface, Edouard Guilbault, Saint-Boniface, Louis Vrygnon, Woodridge Joseph Pelletier et M. Philippon, Woodridge.

Nous offrons nos sincères condoléances à la famille Lafortune si douloureusement éprouvée par la perte de M. Joseph Lafortune. Il laisse dans tout le district le souvenir d'un homme de bien qui sut en tout et partout accomplir son devoir.

LA FRANCE ET LA SCIENCE

A l'Alliance Française

Depuis 1789 au moins, la France est en tête de la science et du progrès. Telle était la thèse développée jeudi dernier à la réunion périodique de l'Alliance Française l'université de Manitoba, par M. le professeur Albert Dayen, de Winnipeg.

Il l'a prouvée de façon non moins convaincante qu'originale en exposant et en développant la réponse des étudiants de l'Université Cornell des Etats-Unis à cette question qui leur était posée par la Faculté de chimie de la dite université: "Quelles sont les sept découvertes les plus merveilleuses de la science moderne, et quelles sont les nations à qui le monde en est redevable."

A la première question, les étudiants répondirent textuellement: le canal de Suez, les antitoxines, le radium, la chimie synthétique, la télégraphie sans fil, la téléphonie, l'aéroplanie.

La seconde question amena la réponse suivante à la presque unanimité des voix: le canal de Suez: Ferdinand de Lesseps; les antitoxines: Pasteur; le radium: Curie et Becqueral; la chimie synthétique: Berthelot; la télégraphie sans fil: Branly; la téléphonie: Page; La Rive et Froment; l'aéroplanie: Ader et Chanute. Tous Français, moins un qui était Suisse français.

Et le conférencier de développer cette réponse pendant une heure qui nous parut à tous bien courte. Il rectifia aussi quelques erreurs qui se répandent souvent lorsqu'on parle de principe d'invention et de son application pratique. Il fit avantageusement ressortir le désintéressement d'une Curie, d'un Branly et tutti quanti qui lancent dans le domaine public leurs merveilleuses découvertes, pour que tous leurs frères dans l'humanité puissent en bénéficier; au lieu de les convertir en mines d'or qu'ils pourraient exploiter, légitimement d'ailleurs pour travailler à leur enrichissement personnel.

A en juger par les applaudissements chaleureux et répétés d'un auditoire nombreux, accouru malgré les rigueurs d'une température alaskienne, il était évident que nous étions tous en parfaite communion d'idées et de sentiments avec le distingué conférencier. Unissant la clarté de l'exposition à une chaleur de conviction, à une diction des plus pures et des plus élégantes, M. le professeur Albert Dayen s'est montré conférencier parfait et orateur excellent.

"Bis repetita placent"... Une autre conférence de ce genre sera pour nous, des cendants des vieux Gaulois, un plaisir pour l'oreille et un charme pour le coeur. A quand la seconde, M. le professeur?

Un auditeur.

"BELGIUM RELIEF FUND" DE SAINT-BONIFACE

Remerciements

Les membres du "Belgium Relief Fund" de Saint-Boniface prient toutes les personnes qui ont bien voulu contribuer d'une façon quelconque à l'organisation et au succès de leur premier concert en français, en flamand et en anglais, donné au Club Belge, samedi dernier, de recevoir leurs bien sincères remerciements; les organisateurs, menuisiers, décorateurs, metteurs en scène, régisseurs, artistes amateurs, dames et messieurs, orchestre en khaki, orchestre anglais, accompagnateurs, commissaires et garçons de salle, pour leur concours gratuit et désintéressé, les orateurs: M. le Dr Howden, maire de Saint-Boniface, M. Collon, remplaçant M. le Consul de Belgique empêché, MM Prosper Gevaert et Louis De Nobele, pour leurs magnifiques discours, et tous les aimables auditeurs pour l'encouragement et l'aide que par leur présence et leurs applaudissements ils ont bien voulu apporter à l'oeuvre patriotique, le soulagement de la misère en Belgique.

Merci à la Compagnie de Bois Cusson, de Saint-Boniface, à la maison Eaton de Winnipeg, au Révérend Frère Directeur de l'Ecole Provencher, au sympathique président de la Commission Scolaire de Saint-Boniface, M. J.-A. Marion, pour les fournitures et le lot de chaises mises gratuitement à la disposition du Comité d'organisation; à la compagnie Doherty de Winnipeg, pour la location sans bourse délier d'un de leurs meilleurs pianos. Merci aux généreux bienfaiteurs et en particulier à M. H. Leddlay, manufacturier à Winipeg, pour son don de $25; merci aux notabilités qui ont bien voulu rehausser par leur présence l'éclat de la fête et meilleurs voeux de prompt et complet rétablissement aux divers invités qui se sont fait excuser pour cause de maladie.

Pour le président du Belgium Relief Fund de Saint-Boniface,
Nicolas Pirotton.
Trésorier

Le secrétaire,
Jules Grymonpré.

Nous donnerons la semaine prochaine un compte-rendu détaillé de cet intéressant concert.

LA MAISON CUSSON ET CIE

Nos félicitations à la maison Cusson et Cie pour le joli calendrier français dont elle a bien voulu nous faire parvenir un exemplaire. C'est un bel exemple de patriotisme pratique. Nous constatons avec plaisir qu'il a été suivi par plusieurs cette année. Tant mieux. C'est de la somme de ces petits efforts qu'est constitué le grand effort, l'effort définitivement victorieux, de la défense de la langue française au Canada.

ADIEUX AU CELIBAT

Saint-Pierre Jolys, Man. — Notre sympathique gérant de la Banque d'Hochelaga ici, M. Paul St-Arnaud, a été samedi soir l'objet d'une belle manifestation d'amitié de la part de ses amis de Saint-Pierre et de Winnipeg. On enterrait sa vie de garçon. Rarement funérailles auront été aussi gaies et cordiales. La fête se donna au second étage du local de la Banque d'Hochelaga. Les nombreux amis de M. St-Arnaud à Saint-Pierre y assistaient. Un fort contingent de Winnipeg était venu apporter un témoignage d'amitié à leur ami Paul. On remarquait au nombre de ces derniers MM. Bélair, gérant de la Banque d'Hochelaga à Winnipeg, L.-A. Goyette, comptable de la même banque, Lebel et Beaudry, avocats, M. Dumousseau, chef d'atelier à la West Canada Publishing Co., Lionel et Eugène Dufresne, Avila Ferland, Hector Héroux, directeur de la **Liberté**.

M. le docteur Bélanger présidait. Il ouvrit la fête par de charmants souhaits de bonheur au héros du jour et par un bel éloge de ses qualités. Au nom des amis de Winnipeg et Saint-Boniface, M. Hector Héroux présenta une bourse. M. O. Joubert en présenta une autre au nom des amis de Saint-Pierre. Puis l'on s'amusa ferme, comme savent le faire des "Canayens". Il y eut chant, histoires et rafraîchissements.

* * *

Mardi matin, M. St-Arnaud conduisait à l'autel Mlle Marie-Anne Désaulniers.

SACRE-COEUR

M. Aimé Bénard a eu la douleur de perdre son père. Les funérailles ont lieu aujourd'hui à Henryville, Québec.

La **Liberté** offre à M. Bénard ses sincères condoléances dans le deuil qui le frappe.

* * *

M. Jean-Baptiste Thomassin conduisait ce matin à l'autel Mlle Marie-Thérèse Hamel. La bénédiction nuptiale fut donnée par le R. P. Portelânce, o.m.i. M. Trudeau chanta "Pater Noster" et Mlle Patenaude "Ave Maria". Le choeur de chant rendit avec succès "Prends ma couronne, je te la donne". M. O. Hamel servit de témoin à Mlle Hamel et M. Marquis à M. Thomassin.

* * *

M. Jolys, 208 rue Vaughan, est décédé ce matin. Il était malade depuis longtemps.

Nos sympathies à la famille.

MGR CHARLEBOIS

Mgr Charlebois, o.m.i., de Le Pas, Keewatin, est de passage à l'archevêché.

SOUHAITS DU FRONT

Notre collaborateur, le docteur J.-M.-E. Prévost, qui pratiquait à Ashern avant de s'enrôler, nous a envoyé du front à l'occasion du Jour de l'An la carte suivante:

Le Capitaine J.-M.-E. Prevost
Du Corps Médical
Attaché au
22me Régiment Canadien-français
Vous présente du front
Ses bons souhaits pour
l'année 1916
En Flandres.

LES VOLONTAIRES IRLANDAIS

Ils montrent peu d'empressement à s'enrôler

Londres, 15. — L'exclusion de l'Irlande du service militaire obligatoire a conduit à une enquête pour connaître le nombre d'hommes susceptibles de faire du service militaire et celui de ceux qui se sont déjà engagés.

Ces renseignements ont été communiqués aujourd'hui à la Chambre des Communes.

Les hommes âgés de 19 ans à 41 ans, susceptibles de faire du service militaire, se répartissaient, le 15 août dernier, dans les quatre provinces d'Irlande, de la façon suivante:

Leinster, 174,597; Ulster, 169,489; Munster, 136,637; Connaught, 81,392.

Au 15 décembre dernier, les engagements se répartissaient ainsi:

Leinster, 27,458; Ulster, 49,760; Munster, 14,190; Connaught, 3,.